

**Les femmes *snipers* de Tchétchénie :
interprétations d'une légende de guerre**

Amandine Regamey

Centre d'études et de recherches internationales
Sciences Po

Les femmes *snipers* de Tchétchénie : interprétations d'une légende de guerre

Résumé

Ce texte se fixe pour objectif d'analyser une légende de guerre – celle des femmes *snipers* qui auraient combattu en Tchétchénie contre les forces russes. Née dans les troupes russes, accréditée par le pouvoir politique, diffusée par les films et la fiction littéraire, cette légende offre un accès aux imaginaires de guerre et aux représentations qui prévalent parmi les troupes qui ont combattu en Tchétchénie, mais plus largement dans la société russe. Partant de l'idée que cette légende a des significations multiples, dont la conjonction contribue à son succès, on en développe l'analyse selon trois axes. La légende permet tout d'abord de donner du sens à la guerre en construisant l'image d'une Russie agressée, autour de la figure de la mercenaire balte – les « Collants blancs ». Elle s'incarne ensuite sur le terrain, répondant à l'expérience subjective des soldats en Tchétchénie et permettant aux autorités russes à la fois de désigner un ennemi et de justifier les violences. Enfin, la légende permet aux hommes servant en Tchétchénie de construire leur identité masculine dans et par la guerre, face à la menace imaginaire posée par ces femmes ennemies. En filigrane de cette recherche on trouve une interrogation sur ce que l'étude des légendes de guerre peut apporter à la compréhension d'un conflit et sur la manière dont on peut travailler avec des sources éparses et des témoignages sujets à caution pour construire un objet de recherche.

Summary

The legend of women snipers who allegedly fought against Russian forces in Chechnya was first fueled by war stories among Russian troops before Russian authorities officially embraced and promoted the narrative. It was eventually disseminated in society through movies and literature. This legend offers insights into the war narratives of Russian troops about the war in Chechnya and its portrayal in Russian society more generally. It consists of different intertwined layers that vary in importance and significance, all of which contribute to its success. Drawing on the figure of the « Wight Tight », mythic women mercenaries from the Baltic States, the legend portrays Russia as a victim of an aggression thus legitimizing the war in Chechnya. Additionally, the legend recounts the experience of Russian soldiers, therefore providing grounds for Russian political and military leaders to stigmatise women and justify the violence committed against civilians. Finally, it allows men serving in Chechnya to construct a male identity based on the war experience, which is able to oppose the imaginary threats of these female enemies. The text addresses also the way war legend can help understand armed conflict, and the way scattered sources and questionable testimonies can be turned into an object of research.

Amandine Regamey est maître de conférences à l'Université Paris I et chercheuse rattachée au CERCEC (EHESS-CNRS). Ses travaux portent depuis plusieurs années sur la guerre de Tchétchénie, les représentations des Tchétchènes en Russie, les violences contre les civils et les questions de justice*. Elle a publié avec Anne Le Huérou, Aude Merlin et Silvia Serrano, *Tchétchénie : une affaire intérieure ? Russes et Tchétchènes dans l'étau de la guerre*, Paris, Autrement, 2005, et avec Anne Le Huérou "Russia's War in Chechnya: The Discourse of Counterterrorism and the Legitimation of Violence", in Samy Cohen (dir.), *Democracies at War against Terrorism*, Londres, Palgrave-Macmillan, 2008. Elle a présenté les premières conclusions de son travail sur les femmes *snipers* dans le colloque « Les viols en temps de guerre : une histoire à écrire » (Paris, 11-13 mai 2009) ainsi que dans une publication consacrée à l'affaire Boudanov dans la revue en ligne *Power Institutions in Post-Soviet Societies* (www.pipss.org). Ce texte a bénéficié du soutien du programme *Emergence* de la mairie de Paris dans le cadre d'un projet collectif de recherche intitulé « Comprendre les violences en Russie : guerres, système politique, trajectoires sociales » (<http://russiaviolence.hypotheses.org>).

* Fruit d'un travail collectif de plusieurs années avec Anne Le Huérou, Aude Merlin et Silvia Serrano, ces recherches ont été alimentées également par un travail militant au sein du Comité Tchétchénie de Paris, et des missions pour la Fédération Internationale des ligues des Droits de l'Homme ou pour des organisations humanitaires (MDM, Handicap International) sur le terrain. Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont aidé, par leurs critiques et leurs remarques à développer mes analyses, et en particulier les relecteurs de la première version de ce texte .

Sommaire

I. LES « COLLANTS BLANCS » ET L'IMAGINAIRE DE LA GUERRE DE TCHÉTCHÉNIE	7
I.1. À l'origine de la rumeur des « Collants blancs »	7
I.2. L'image de la femme <i>sniper</i> balte	10
I.3. Les mercenaires baltes : entre terrorisme international et héritage fasciste	13
II. EN TCHÉTCHÉNIE, CRAINTE DES FEMMES <i>SNIPERS</i> ET VIOLENCES CONTRE LES CIVILS....	16
II.1. L'expérience subjective des troupes russes : peur des tireurs embusqués, peur des Tchétchènes	17
II.2. Désigner, perpétrer, justifier	20
III. CRIME (CONTRE LES HOMMES) ET CHÂTIMENT (DES FEMMES <i>SNIPERS</i>)	24
III.1. La guerre se joue entre les jambes	25
III.2. Interpréter la menace	28
III.3. Significations du châtiment	29
CONCLUSION ET AUTRES PISTES POUR UNE ANALYSE DES LÉGENDES DE GUERRE	33
ANNEXE	37
BIBLIOGRAPHIE	38

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Marc Bloch publie dans la *Revue de synthèse historique* ses « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre¹ ». À la lumière de son expérience au front, il trace un programme de recherches sur les « fausses nouvelles » car « nulle question plus que celles-là ne mérite de passionner quiconque aime à réfléchir sur l'histoire² ». Une partie de ses réflexions est consacrée à la légende des francs-tireurs qui courait dans l'armée allemande lors de l'occupation de la Belgique en août 1914, et qui a entraîné des violences en rétorsion contre la population civile. Il s'appuie en particulier sur le livre de Fernand Van Langenhove publié en 1916, *Comment naît un cycle de légendes, Francs-tireurs et atrocités en Belgique*³. Ce sociologue belge y retrace, sur la base de sources allemandes uniquement, les différentes occurrences et la circulation de ces rumeurs et les motifs thématiques dans lesquels elles s'incarnent (attaques traîtresses, mitrailleuses sur les clochers, empoisonnements et mutilations par des femmes).

Dans *1914, les atrocités allemandes*⁴, John Horne et Alan Kramer reviennent sur la question : après une étude minutieuse des actions et exactions de l'armée allemande en Belgique, ils montrent comment celle-ci a été amenée à croire, à tort, à la présence massive de francs-tireurs attaquant traîtreusement les troupes allemandes. Ce mythe a été mobilisé à l'intérieur de l'Allemagne et sur la scène internationale pour donner une lecture du conflit, et a permis de transformer les populations victimes « en coupables imaginaires d'actes vraiment atroces, faisant alors des envahisseurs des victimes et légitimant ainsi l'invasion⁵ ».

La seconde guerre de Tchétchénie⁶ qui commence en 1999 a, elle aussi, été marquée par une très grande violence des troupes russes contre la population civile. En mars 2000, un colonel russe, le colonel Boudanov⁷ est accusé d'avoir violé et tué une jeune fille tchétchène. Il arguera, pour sa défense, que la jeune femme était une tireuse d'élite responsable de la mort de plusieurs de ses hommes, et qu'il l'a étranglée dans un instant de fureur. Plusieurs hauts gradés attestent au moment de son procès de l'existence de ces femmes combattantes en Tchétchénie. Mais la rumeur circulait déjà depuis de nombreuses années dans l'armée, et les journaux ou la fiction s'en étaient saisis.

Les « femmes *snipers* » ainsi désignées en Tchétchénie évoquent les francs-tireurs du mythe allemand : c'est un ennemi qui ne se laisse pas voir, « qui assassine plutôt qu'il ne combat⁸ », un ennemi d'autant plus dangereux qu'il frappe par trahison et avec précision. Les parallèles semblent ainsi suffisamment importants pour que le mythe des francs-tireurs éclaire cette légende de la guerre de Tchétchénie.

Certes, la légende porte ici non pas sur l'existence même de *snipers* (leur présence est avérée sur tous les fronts), mais sur le fait qu'il s'agit systématiquement de femmes. On sait très peu de choses en

1. Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Allia, 1999 [1921].

2. *Ibid.*, p. 14.

3. Fernand Van Langenhove, *Comment naît un cycle de légendes. Francs-tireurs et atrocités en Belgique*, Paris, In-8°, 1916.

4. John Horne, Alan Kramer, *1914. Les atrocités allemandes*, trad. F. Hervé-Marie Benoît, Paris, Tallandier 2005.

5. *Ibid.*, p. 136. Le mythe des francs-tireurs rencontre un mythe correspondant du côté des Alliés, celui des « atrocités allemandes » (Horne et Kramer utilisent les guillemets lorsqu'ils parlent de la légende), en particulier la légende des mains coupées. Les polémiques, les rapports et contre-rapports officiels aboutissent finalement à deux récits contradictoires de l'invasion.

6. La première guerre de Tchétchénie, destinée à faire revenir la République indépendantiste dans le giron de la Fédération de Russie, commence en décembre 1994 et se conclut par un cessez-le-feu en août 1996. Elle laisse une République exsangue, en proie aux intérêts concurrents de chefs locaux ou de groupes criminels que le président Maskhadov, élu sous les auspices de l'OSCE en janvier 1997, ne parvient pas à contrôler. La Russie prend prétexte d'une incursion du chef de guerre Bassaev au Daghestan ainsi que d'attentats attribués sans preuves aux Tchétchènes pour relancer les hostilités en septembre 1999.

7. Saisissons cette première occurrence d'un nom russe pour préciser la manière dont a été faite la translittération. Dans le texte même, on a adopté une transcription française, afin de faciliter la lecture des non russophones et de respecter les usages francophones en vigueur. En revanche, dans un souci d'universalité et pour faciliter l'usage des références par d'autres chercheurs, c'est la table de translittération de la librairie du Congrès qui a été utilisée dans les notes comme dans la bibliographie (<http://www.indiana.edu/~libslav/slavcatman/trrus.html>). Ainsi l'ancien président et actuel premier ministre russe sera appelé « Poutine » dans le texte, mais « Putin » dans les notes ; le prénom masculin « Sergueï » se transformera en « Sergeï » dans les notes, etc.

8. Christophe Prochasson, « Sur les atrocités allemandes : la guerre comme représentation », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 54, n°4, 2003, p. 885.

réalité des femmes qui ont combattu contre l'armée russe, ni de leur nombre ni encore moins de leurs motivations ou de leur rôle. La guérilla tchéchène n'a jamais mis en avant l'égalité des sexes, et tous les témoignages dont on dispose montrent au contraire une reproduction des rôles sociaux au sein même des groupes de combattants, les femmes étant très rarement amenées à porter un fusil ou à tirer. Si l'on en juge par les femmes photographiées par Stanley Greene⁹, filmées par Mylène Sauloy dans *Le loup et l'Amazone*¹⁰ ou rencontrées par la journaliste Anne Nivat¹¹, les femmes tchéchènes assuraient essentiellement un rôle d'intendance et de soutien : cuisine, infirmerie, liaisons. Dans leur étude sur les femmes terroristes tchéchènes, Khapta Akhmedova et Anne Speckhard soulignent d'ailleurs que les femmes ont pu être poussées plus que les hommes vers les attentats suicides car la possibilité d'être un combattant actif leur était beaucoup moins ouverte. Si certaines de ces femmes ont participé au conflit avant de devenir des kamikazes, « elles participaient comme infirmières, courrier, personnel de soutien, mais n'étaient pas elles-mêmes engagées dans les combats¹² ». Pourtant, si l'on s'intéresse aux déclarations des autorités politiques et militaires russes, une image bien différente en émerge : dès qu'une femme est repérée au sein d'un groupe de combattants tchéchènes, elle est accusée d'y tenir un rôle militaire actif, et plus précisément celui de tireur d'élite.

La figure des femmes *snipers*, figure mythique de l'ennemi, naît dans l'armée, dans une situation de guerre, particulièrement propice à la diffusion des rumeurs. « On ne dira jamais à quel point l'émotion et la fatigue détruisent le sens critique » écrit Marc Bloch, qui souligne aussi que la censure militaire redonne un poids nouveau au bouche à oreille comme source d'information¹³. La présence des tireuses d'élite constitue une véritable « rumeur solidifiée¹⁴ » en ce sens que sa forme est stable et que l'on peut dégager des récits une structure récurrente : les soldats sont menacés par un tireur embusqué – celui-ci se révèle être une femme – elle est châtiée. Ces récits, que l'on retrouve dans des témoignages, des souvenirs de vétérans, des chansons militaires¹⁵, sont repris dans la fiction, et « il y a ainsi un échange incessant entre les œuvres littéraires et cinématographiques et le folklore narratif populaire, les premiers empruntant des récits au second, et réciproquement¹⁶ ».

Fernand Van Langenhove décrit à propos des francs-tireurs en Belgique la manière dont « les légendes racontées dans les lettres du front, reproduites sous contrôle et multipliées par la presse, passent ensuite dans des livres, dans les chroniques de guerre, dans les histoires anecdotiques, dans la littérature et le théâtre populaire¹⁷ », puis bénéficient d'une consécration officielle. La diffusion de la légende des femmes *snipers* en Tchétchénie semble s'être faite de manière assez semblable. Des rumeurs sur la présence de « Collants blancs », femmes mercenaires originaires des pays baltes, circulaient parmi les troupes présentes en Tchétchénie dès la première guerre de 1994-1996. Accréditant ces rumeurs, le pouvoir leur a donné une résonance dans l'ensemble de la société russe. La légende des femmes *snipers* ne peut cependant être vue uniquement comme de la propagande : si elle « prend », c'est aussi parce qu'elle permet de donner un sens à l'expérience des troupes sur le terrain.

Différents termes ont été utilisés pour parler de ces légendes de guerre. La psychanalyste Marie Bonaparte parle ainsi de « mythes de guerre » pour désigner ces anecdotes présentées comme authentiques, qui circulaient pendant la Seconde Guerre mondiale dans plusieurs pays occidentaux¹⁸.

9. Stanley Greene, *Plaie à vif. Tchétchénie 1994 à 2003*, Londres, Trolley, 2003, p. 160 (« Anya ») et p. 207-209 (« Asia »). Asia avait pris un fusil pour la première fois de sa vie à cette occasion.

10. Mylène Sauloy, *Le loup et l'Amazone*, documentaire 52 min, La 5^e, 2000.

11. Anne Nivat, *Chienne de guerre*, Paris, Fayard, 2000.

12. Khapta Akhmedova et Anne Speckhard, « Black Widows and Beyond, Understanding the motivations and life trajectories of Chechen female terrorists », in Cindy N. Ness (ed.), *Female Terrorism and Militancy. Agency, Utility and Organization*, Londres & New York, Routledge, 2008, p. 110.

13. Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, op. cit., p. 49.

14. Julien Bonhomme, *Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine*, Paris, Seuil, 2010, p. 19.

15. Voir *La sniper* du chanteur militaire Serzhant Agapov en annexe.

16. Véronique Champion-Vincent, Jean-Bruno Renard, *De Source sûre. Nouvelles rumeurs d'aujourd'hui*, Paris, Payot, 2002, p. 14.

17. Fernand Van Langenhove, *Comment naît un cycle de légendes*, op. cit., p. 235.

18. Marie Bonaparte, *Mythes de guerre*, Paris, PUF, 1950.

Elle insiste sur le fait que ces récits, variations autour d'une structure semblable, se retrouvaient de tous les côtés du front. Notons à ce propos que dans le cas des femmes *snipers* de Tchétchénie, l'absence de sources empêchera de se pencher sur les occurrences de cette légende ou sa signification parmi les combattants tchétchènes, et on se limitera à l'armée et à la société russe. D'autre part, si Marie Bonaparte utilise le terme de mythe de guerre, on préférera celui de légende car « contrairement au mythe – situé en dehors du temps et de l'espace des hommes – la légende prétend à l'historicité¹⁹ », mais aussi parce que le mythe suppose « un contexte d'énonciation très normé (récitation ritualisée et généralement prise en charge par un spécialiste), qui contraste du tout au tout avec la rumeur²⁰ ».

Recensant les légendes qui couraient dans l'armée américaine lors de la guerre du Vietnam, John Baky considère qu'une légende est une histoire « dont le narrateur croit qu'elle a réellement eu lieu », et surtout où « le récit : doit sembler plausible ; doit trouver au moins en partie son origine dans la transmission orale ; doit exister en plus de deux variantes ; doit inclure des thèmes traditionnels ; et ne doit pas offrir de mode systématique d'authentification. Cette dernière exigence implique l'anonymat, comme le montre le fait que les légendes sont presque toujours authentifiées par ce que les folkloristes définissent comme des « FOAF (*friend-of-a-friend*) accounts²¹ ». La référence à ces FOAF-tales, ou en français AUA (ami-d'un-ami) rattache cette définition à celle de la légende contemporaine, ou légende urbaine, définie par Véronique Campion-Vincent et Jean-Bruno Renard, comme « une anecdote de la vie moderne, d'origine anonyme, présentant de multiples variantes, au contenu surprenant mais faux ou douteux, racontée comme vraie et récente dans un milieu social dont elle exprime symboliquement les peurs et les aspirations²² ».

La question de la véracité des rumeurs ou des légendes est en effet une question centrale. Pour Fernand Van Langenhove par exemple, qui écrit en 1916 dans un contexte polémique et cherche à montrer que la légende des francs-tireurs était une pure invention, une légende se définit en ce qu'elle est « directement contradictoire avec la vérité historique²³ ». Mais les travaux récents sur les rumeurs rappellent que celles-ci ne se définissaient pas tant par leur rapport aux événements historiques que par leur « véracité encore incertaine ou douteuse²⁴ », c'est-à-dire leur statut d'information non vérifiée. Aussi ne cherchera-t-on pas, dans ce travail, à prouver que la légende des femmes *snipers* est fausse (au sens où il n'y aurait jamais eu aucune femme *sniper*), ou à rechercher le personnage réel qui a pu donner naissance à cette légende. On cherchera plutôt à comprendre l'origine de cette légende en acceptant l'idée, comme l'écrit Marc Bloch, qu'une légende peut naître de « perceptions incorrectes » ou d'observations déformées, mais aussi que des personnages totalement inventés peuvent surgir de la cristallisation d'un certain nombre de bruits et de rumeurs²⁵.

Autre élément souligné par la définition de V. Campion-Vincent et J-B. Renard : l'idée que ces légendes peuvent être interprétées, car elles sont l'expression symbolique de peurs et des aspirations d'un groupe social. Comme l'écrit déjà March Bloch dans son ouvrage, « inconsciemment les hommes expriment leurs préjugés, leurs haines, leurs craintes, toutes leurs émotions fortes²⁶ ». On fera ainsi l'hypothèse que la légende des femmes *snipers* est une entrée intéressante pour accéder aux imaginaires de guerre et aux représentations qui prévalent dans l'armée russe, mais aussi en Russie. Elle permet de cerner la manière dont les troupes russes qui ont combattu en Tchétchénie se définissent et définissent

19. Véronique Campion-Vincent, Jean-Bruno Renard, *De Source sûre. Nouvelles rumeurs d'aujourd'hui*, op. cit., p. 16.

20. Julien Bonhomme, *Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine*, op. cit., p. 19.

21. John Baky, "White Cong and Black Clap: The Ambient Truth of Vietnam War Legendry", *Viet Nam Generation: A Journal of Recent History and Contemporary Issue*, vol. 5, n°1-4, 1994.

22. Vincent Campion-Vincent, Jean-Bruno Renard, *De Source sûre. Nouvelles rumeurs d'aujourd'hui*, op. cit., p. 20.

23. Fernand Van Langenhove, *Comment naît un cycle de légendes*, op. cit., p. 2.

24. Philippe Aldrin, « L'impensé social des rumeurs politiques. Sur l'approche dominocentrique du phénomène et son dépassement », *Mots. Les langages du politique*, n°92, 2010, p. 23.

25. Voir l'intervention de Alexandra Arkhipova au Centre franco-russe des sciences sociales de Moscou le 27 avril 2010 sur le thème « Comment une légende est devenue une personne : l'histoire de la femme secrète de Staline, Rosa Kaganovitch » (un compte rendu de l'intervention a été fait sur http://www.sem40.ru/politics/discussion/23846/index_text.shtml).

26. Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, op. cit., p. 16-17.

l'ennemi, mais aussi dont ils construisent une certaine représentation de leur « masculinité » par opposition à des femmes ennemies légendaires. Plus largement, elle permet de comprendre le sens que les autorités russes ont donné à leur guerre et les justifications exprimées, en particulier envers la population.

On partira d'abord de la légende des « Collants blancs », en cherchant à en retrouver l'origine et la diffusion, et en montrant en quoi cette légende contribue à forger une image de la Russie sur la scène internationale. On tentera ensuite de comprendre comment cette rumeur s'incarne sur le terrain, en se concentrant sur les années 1999-2003²⁷ : en quoi la situation militaire et les représentations dominantes sur les Tchétchènes permettent de rendre cette figure plausible ? Comment est-elle utilisée dans le dispositif militaro-policiier mis en place en Tchétchénie ? Et quels sont en définitive les effets pour la population ? Enfin, on explorera la dimension sexuelle de la légende, dernière clé d'interprétation symbolique qui permet de comprendre à la fois pourquoi ces tireurs sont toujours définis comme des femmes, et pourquoi cette légende trouve une telle résonance dans l'armée russe.

I. LES « COLLANTS BLANCS » ET L'IMAGINAIRE DE LA GUERRE DE TCHÉTCHÉNIE

À la fin du mois d'août 1999, le chef de guerre tchétchène Chamil Bassaev effectue une incursion armée dans la république voisine du Daghestan pour soutenir des villages islamistes, et affronte les forces russes. Le 2 octobre 1999, le journal *Nezavisimaïa Gazeta*²⁸ dans l'article « Les “Collants blancs” ont combattu au Daghestan » rapporte que trois femmes *snipers* d'origine étrangère ont alors combattu du côté des « wahhabites », dont l'une est, selon le porte-parole du ministère de l'Intérieur, « une mercenaire originaire des pays baltes ». On voit ainsi réapparaître une figure qui existe depuis la première guerre de Tchétchénie (1994-1996), celles des « Collants blancs » (*belye tchoulki* ou *belye kolgotki* en russe), femmes mercenaires originaires des pays baltes, qui auraient mis leur talent de tireur d'élite au service des Tchétchènes. Depuis cette époque, la légende s'est diffusée – en particulier grâce à la fiction – non seulement dans l'imaginaire des soldats, mais plus généralement dans toute la société russe, à tel point que le journaliste n'estime pas nécessaire d'expliquer, dans cet article de 1999, qui sont les « Collants blancs ». Incarnation de l'ennemi, la mercenaire balte symbolise aussi une certaine lecture du conflit : la mettre en avant permet de donner de la Russie l'image d'un pays agressé par des forces internationales et de faire jouer la mémoire positive de la Seconde Guerre mondiale en assimilant les Baltes aux « fascistes ».

I.1. À l'origine de la rumeur des « Collants blancs »

La présence de femmes mercenaires baltes a été évoquée dans les médias dès la première guerre de Tchétchénie. Le 18 janvier 1995, au moment de la bataille de Grozny, un article de *Kommersant* s'appuie sur un document émanant « de sources proches du service des frontières » pour affirmer que de nombreux mercenaires étrangers combattent en Tchétchénie. Selon le document, « l'arrivée de mercenaires des pays baltes est confirmée par des faits concrets. Dans les quartiers centraux de Grozny ont été repérées des femmes *snipers*, membres de l'organisation “Le Collant blanc”²⁹ ». Après

27. La période à partir de 2003 correspond à la « tchétchénisation » du conflit, c'est-à-dire le transfert des fonctions de police aux troupes tchétchènes pro-russe, qui sont chargées en priorité des opérations de police : si le niveau de violence reste très élevé, la manière dont ces violences s'exercent est différente.

28. Abdulla Dargo, « “Belye kolgotki” voevali v Dagestane (Les “collants blancs” ont combattu au Daghestan) », *Nezavisimaïa Gazeta*, 2 octobre 1999, disponible en ligne sur <http://www.ng.ru/events/1999-10-02/stocking.html> (sauf si indiqué autrement, les liens ont été consultés pour la dernière fois en septembre 2010).

29. Georgi Romanov, « Naemniki v Chechne. On khatu pokinul, poshel voevat'... (Les mercenaires en Tchétchénie. Il a quitté sa maison, est parti combattre) » *Kommersant*, n°7, 18 janvier 1995, <http://www.kommersant.ru/doc.aspx?DocsID=99614>.

la première guerre, le journaliste britannique Anatol Lieven écrit que jamais la moindre preuve de leur existence n'a été fournie, mais que tous les soldats russes y croient implicitement³⁰.

La présence de ces femmes était déjà mentionnée à la fois par les soldats et les autorités militaires dans d'autres conflits de l'espace post-soviétique. « Depuis les combats au Haut-Karabakh et au Tadjikistan, les « collants blancs » sont ainsi nommés à cause des tenues de sports en laine blanche dans lesquelles elles « travaillaient » et de leurs combinaisons de camouflage d'hiver³¹ ». Elles sont souvent présentées comme d'anciennes championnes de biathlon, qui portaient des combinaisons blanches.

Des sources militaires, comme le journal *Krasnaïa Zvezda*, organe officiel de l'armée, présentent comme avéré le fait que « lors de la première campagne tchéchène [Bassaeïv] a créé un détachement spécial, "les Collants blancs", composé en majorité de femmes *snipers* des pays baltes. Chaque jour, elles étaient payées 1 000 dollars US, et 1 500 dollars pour chaque soldat russe tué³² ».

D'autres journalistes cherchent, au contraire, à dénoncer cette rumeur, comme le journal d'opposition *Novaïa Gazeta* qui publie le 3 avril 2000, un article intitulé « Des collants cousus de fil blanc (*Gde shiut belye kolgotki*)³³ », qui vise à dénoncer cette rumeur. Dmitri Muratov, rédacteur en chef de *Novaïa Gazeta*, reconnaît dans une interview : « J'ai souvent entendu dire que des *snipers* combattent là-bas, les "Collants blancs", et que plusieurs ont été faites prisonnières. Mais franchement [...] je doute qu'elles existent. J'ai eu beau aller dans les "points chauds", je ne les ai jamais vues. Ce sont des légendes de soldats³⁴ ». Pour Oleg Panfilov, directeur du Centre pour le journalisme extrême, « ces contes, les mythes des Collants blancs, des nègres avec un fusil, ce sont des mythes que je rencontre depuis le début des années 1990. En Abkhazie, et au Tadjikistan, et dans la vallée de Ferghana, et partout. Va savoir pourquoi, ce sont ces mêmes femmes *snipers* des pays baltes en collants blancs, et des nègres, si vous me passez l'expression³⁵ ».

Un journaliste ayant couvert plusieurs des conflits de l'ex-URSS, Vladimir Voronov³⁶, explique que la figure est apparue au moment de la guerre de 1992 en Transnistrie³⁷, chez les Cosaques et dans les milieux militaires, puis se retrouve lors de la guerre en Abkhazie de 1992-1993³⁸. Mais « l'auteur, qui a été en Abkhazie et en Tchétchénie, a essayé sans succès de trouver des témoins, ceux qui auraient vu de leurs yeux les fameuses jeunes filles baltes avec un fusil. Il a été plusieurs fois parmi les *boeviki* (combattants tchéchènes), il les a lui-même cherchées. En vain : les Tchétchènes n'ont jamais entendu

30 Anatol Lieven, *Chechnya. Tombstone of Russian Power*, New Heaven & Londres, Yale University Press, 1998, p. 50.

31. Vladimir Ianchenkov, « Dikie gusyni v belykh kolgotkakh (Les oies sauvages en collant blanc) », *Trud*, 1^{er} avril 2004, http://www.trud.ru/article/01-04-2000/4238_dikie_gusyni_v_belykh_kolgotkakh.html.

32. Nikolaï Astashkin, « I snova vzryvy, snova zhertvy... (À nouveau des explosions, à nouveau des victimes...) », *Krasnaïa Zvezda*, 21 mai 2003, http://www.redstar.ru/2003/05/21_05/1_03.html.

33. Mainat Abdullaeva, « Gde shiut belye kolgotki. Mify vtoroi chechenskoï (Des collants cousus de fil blanc. Mythes de la seconde guerre de Tchétchénie) », *Novaïa gazeta*, n°13, 3 avril 2000, <http://2000.novayagazeta.ru/nomer/2000/13n/n13n-s17.shtml>.

34. Interview de Dmitri Muratov dans l'émission *Osoboe Mnenie* sur la radio *Ekho Moskvy*, 25 juin 2001, <http://www.echo.msk.ru/programs/personalno/14932.phtml>.

35. Interview de Oleg Panfilov sur Radio Svoboda, 29 avril 2009, <http://www.svobodanews.ru/content/transcript/1618827.html>.

36. Sur l'histoire des « Collants blancs », voir Vladimir Voronov, « Lubianskiï Pul (Le pool de la Loubianka) », *Index*, 2004, <http://www.index.org.ru/journal/20/index.html>. Voir aussi le chapitre 17 de *Sluzhba* (Service, 2004) intitulé « Contes russo-tchéchènes », disponible sur le site de la Bibliothèque du centre de journalisme en situations extrêmes http://www.library.cjes.ru/online/?a=con&b_id=607&c_id=7269. Sur le même site se trouve un manuel intitulé *Zhurnalistskoe rassledovanie* (L'enquête journalistique) de 2001 dont Voronov a écrit une des annexes, « Kazhdyï reshaet sam (chacun décide pour lui-même) », http://www.library.cjes.ru/online/?b_id=58. Voronov publie actuellement des articles dans plusieurs journaux considérés comme « critiques » comme le *New Times* où il couvre en particulier les questions de guerre et d'armée (<http://newtimes.ru/authors/detail/413/>) ainsi que dans le journal en ligne *Ezhednelnyi zhurnal* (<http://ej.ru/?a=author&id=261>).

37. Région de Moldavie, la Transnistrie, où la population moldave est minoritaire, refuse d'être intégrée à la Moldavie indépendante lors de la chute de l'URSS. Les forces de la 14^e armée russe, stationnées en Transnistrie et dirigées par le général Lebed, sont impliquées dans la guerre de 1992 contre Chishinau, de même que des Cosaques venus de différentes régions de Russie.

38. En 1992, l'Abkhazie, région autonome de Géorgie, déclare son indépendance. Dans les combats qui durent jusqu'en septembre 1993, l'Abkhazie reçoit un soutien militaire des volontaires de la Confédération des peuples du Caucase (dont le Tchétchène Bassaeïv qui ensuite combattra contre la Russie), mais aussi de la Russie qui envoie des armes ainsi que la 104^e division de parachutistes.

parler d'elles, et du côté fédéral, tous en ont entendu parler, mais personne ne les a jamais vues ». Les requêtes déposées auprès du FSB n'ont rien donné non plus, pas plus que les questions qu'il a posées dans les pays baltes. Les spécialistes militaires interrogés ont souligné que les véritables *snipers* militaires sont très rares, qu'ils sont formés par le KGB, l'armée ou les forces du ministère de l'Intérieur et que leurs compétences ne se résument pas à savoir viser et n'ont donc rien à voir avec celles des champions de biathlon.

Voronov montre aussi comment, pendant la première guerre de Tchétchénie, les médias ont eu recours à des montages et à des falsifications pour « attester » de la présence de ces tireuses d'élite. Selon lui, le 24 janvier 1995, le journal de l'armée *Krasnaïa Zvezda* (« Contre nos troupes se battent des mercenaires cupides et impitoyables ») ainsi que les chaînes de télévision annoncent qu'a été découvert, au 4 rue de Malgobek à Grozny, la base d'un détachement de « femmes *snipers* d'Estonie et d'autres pays baltes ». Or, il s'agissait selon lui en réalité d'un appartement occupé par trois femmes journalistes³⁹. Si Voronov estime que cette légende est née de la propagande officielle, c'est plutôt semble-t-il en se tournant vers l'histoire de l'URSS que l'on peut expliquer l'origine même du terme « Collants blancs » ainsi que la figure des combattantes baltes.

C'est en effet à partir de novembre 1939, lors de la guerre de Finlande que l'armée soviétique a dû, pour la première fois, faire face à des *snipers*⁴⁰ – le terme même s'est d'ailleurs imposé à cette époque-là au détriment du terme russe de *strelak* utilisé dans les années 1930⁴¹. Les Soviétiques se heurtent à la résistance de ceux qu'ils appelaient les *Belofiny* (les Finnois blancs), et sont harcelés par des tireurs embusqués, dont les tenues de camouflage blanches leur permettent de se fondre dans la neige. La mémoire de ces *koukouchki* (les coucous), comme étaient surnommés les *snipers* finlandais, s'est maintenue, à tel point que le terme est encore utilisé pour désigner tout *sniper* adverse⁴². L'armée finlandaise avait aussi recours à des tireurs à ski qui ont pu servir de prototype à la légende des « championnes de biathlon » évoquée plus haut.

Selon Jean-Bruno Renard et Véronique Champion-Vincent, les transformations de faits en légende passent en particulier par le déplacement dans un contexte historique ou temporel différent⁴³. Il est ainsi possible que ces éléments historiques de la guerre de Finlande aient été ensuite transposés sur les Baltes : non tant en raison des liens réels (le finnois et l'estonien font partie du même groupe de langues finno-ougriennes) que parce que la perception des différences entre ces peuples reste très floue en Russie, et que les Baltes ont pris une place bien plus importante que les Finlandais dans l'imaginaire russe depuis les mouvements de lutte pour l'indépendance à la fin des années 1980. De plus, il a pu y avoir une fusion entre cette image des tireuses baltes et la figure historique des tirailleurs lettons (*latyckskie strelki*) des bataillons formés par l'empire au moment de la Première Guerre mondiale, et qui ont ensuite combattu du côté bolchevik et été intégrés dans l'Armée rouge.

Enfin, la fixation sur l'image d'une tireuse femme a été facilitée par l'existence, dans l'armée soviétique même, de femmes ayant servi comme *snipers* lors de la Seconde Guerre mondiale. Une école a été créée en 1943 pour les former à Chelkovo, dans la banlieue Moscou⁴⁴, et même si 2 000 femmes

39. Vladimir Voronov, *Sluzhba*, op. cit., chapitre 17.

40. Sur l'histoire des *snipers* en Union soviétique et en Russie, voir Oleg Riazanov, *Istoriia snaiperskogo isskustva*, Vitiaz/Bratishka, 2003 (disponible en intégralité sur <http://bratishka.ru/zal/sniper/>).

41. Dans les années 1930, les meilleurs tireurs formés dans le cadre de l'Osoaviakhim (organisation qui offrait des formations paramilitaires aux Soviétiques) étaient décorés de la médaille de *Voroshilovskii strelak* (en référence au Commissaire du peuple à la défense Klim Voroshilov).

42. Un article consacré au *Dictionnaire du jargon militaire russe (Slovar' russkogo voennogo zhargona)*, V. P. Korovushkin (dir.), Ekaterinbourg, 2000) note ainsi que « depuis les événements en Transnistrie, le nom de *suka-kukushka* (salope-coucou) s'est imposé pour désigner les femmes *snipers* mercenaires » (http://www.gramota.ru/lenta/news/8_313).

43. Véronique Champion-Vincent, Jean-Bruno Renard, *De Source sûre. Nouvelles rumeurs d'aujourd'hui*, op. cit., p. 19.

44. Si les raisons qui ont présidé à la création de cette école restent à retracer, il est probable que les qualités attribuées aux femmes (précision, patience, résistance, moindre utilisation d'alcool, plus grande capacité de concentration) ont fait que cette fonction qui ne nécessitait pas une grande force physique leur a été ouverte. Sur les femmes *snipers* de la Seconde Guerre mondiale, voir le site www.sharpsooter.by.ru, entièrement consacré à ce sujet.

seulement en sont sorties, la mémoire en reste encore très présente⁴⁵. À la veille des célébrations de la victoire soviétique sur le fascisme du 9 mai 2008, le journal télévisé de la première chaîne russe fait l'interview de l'une d'entre elles et montre des images d'archives où l'on voit justement ces tireuses d'élite embusquées dont certaines en tenue de camouflage blanche⁴⁶ (Illustration 1).

Illustration 1 – Une femme sniper soviétique durant la seconde guerre mondiale, en tenue blanche de camouflage



Extrait du reportage : <http://www.1tv.ru/news/social/24520>

Or, on nomme *zachitnyi tchoulouk* les pantalons protège-bottes qui composent les tenues de camouflage⁴⁷. Le terme de *tchoulouk* désigne également les bas portés par les femmes, et il est probable qu'en passant du domaine militaire à un auditoire plus large, la signification accordée à ce terme a changé. Le mot *tchoulouk* a ensuite été le plus souvent remplacé par un synonyme dans le vocabulaire de tous les jours, *kolgotki* (les collants), renforçant l'idée qu'il s'agit d'un accessoire vestimentaire féminin... et que donc ceux qui les portent sont des femmes⁴⁸.

1.2. L'image de la femme *sniper* balte

La fiction s'est rapidement saisie de la figure des « Collants blancs », celle-ci participant pleinement de l'imaginaire de la guerre de Tchétchénie, tant chez les soldats que dans le reste de la population.

Des vétérans ont publié des fictions dont les « Collants blancs » sont les héroïnes⁴⁹, tel le roman policier *Coup de soleil* de Dmitri Linchevski, lieutenant-colonel qui a combattu en Tchétchénie et au

45. Une série télévisée en 4 épisodes, *Vnimanie, govorit Moskva* (« Attention, Ici Moscou » de Aleksandr Surin), a été consacrée en 2006 à l'histoire d'une jeune *sniper*. Un manuel d'histoire publié en 2004, *Istoriia Rossii XX Veka* de Gorinov et Pushkova (Rospen, 2004) consacre une double page à l'une d'elle « la *sniper* Natacha ».

46. « V Rossii gotoviat'sia k prazdnovaniiu 63 godovshiny Velikoï Pobedy (La Russie se prépare à fêter le 63^e anniversaire de la Victoire) », 25 avril 2008, <http://www.1tv.ru/news/social/24520>.

47. Le terme est encore utilisé actuellement dans le vocabulaire spécialisé, en particulier pour les pantalons de protection contre la contamination : voir par exemple le catalogue de vêtements de protection offerts par l'entreprise Spetsoborona sur le site http://www.specoborona.ru/catalog/index.php?SECTION_ID=16.

48. Il existe par ailleurs dans la société soviétique tout un imaginaire de la femme portant un fusil, dont la plus connue est *Anka Pulemechitsa* (Ania la mitrailleuse, 1934), du film *Tchapaev*, une jeune ouvrière qui part combattre sur le front et devient une servante de mitrailleuse très habile.

49. Voir par exemple le chapitre VIII de *Krovavoe leto v benderakh* de Evgeni Medvedev, Cosaque d'Irkoutsk qui raconte sa participation aux combats en Transnistrie (http://artofwar.ru/k/kazakow_a_m/text_0190.shtml). Intitulé *Belye Kolgotki*, le chapitre est consacré à recenser tous les cas de *snipers* que lui ou ses camarades de combats ont rencontré en Transnistrie, Baltes, mais aussi Moldaves et Russes. La présence de femmes *snipers* est là encore accréditée par le commandement militaire, si l'on en croit la citation du général Lebed, alors commandant de la 14^e armée, qui apparaît à la fin du chapitre : « Le peuple moldave ne veut pas combattre. [...] Aussi le ministère de la Défense de Moldavie n'a-t-il pas d'autre choix que de faire appel à des mercenaires... Le flux de *snipers* venant de Lituanie et de Lettonie a fortement augmenté, ce sont essentiellement des femmes qui viennent... » (Tiraspol, 4 juillet 1992).

Daghestan⁵⁰, ou *Coup de grâce* publié par Nikolaï Ivanov, un officier parachutiste qui a combattu en Afghanistan et en Tchétchénie, où il a été fait prisonnier⁵¹. Même si certaines sont publiées sur le site Internet ArtOfWar (<http://artofwar.ru>), dédié à la prose des vétérans, ces œuvres ne sont pas réservées à un public uniquement militaire. Tirés à des milliers d'exemplaires dans des éditions populaires de poche (Illustration 2), ces livres sont largement diffusés non seulement en librairie mais aussi dans des petits kiosques, dans les gares, les aéroports⁵². D'autres romans relevant de cette littérature populaire mentionnent les « Collants blancs », comme *Gourza. Les Collants blancs*, d'Ivan Streltsov, où un membre des forces spéciales russes part en Tchétchénie venger son frère et exterminer tout un détachement de « Collants blancs » (Illustration 3)⁵³. Dans *La dernière heure tire à sa fin* de Friedrich Neznanski, un des auteurs de roman policier les plus connus en Russie, l'enquête mène jusqu'à une femme estonienne « membre de l'union nationaliste et paramilitaire dénommée "les Collants blancs", où les jeunes filles s'exerçaient au tir, aux sports de combats orientaux, etc. »⁵⁴.

Illustration 2

Couverture du livre
Coup de soleil de Linchevski,
Novosibirsk, Mangazeia, 2008



Illustration 3

Couverture du livre d'Ivan
Streltsov, *Gurza. Les collants
blancs*, Eskmo Press, 2004



Mais la diffusion plus large dans la société russe de la figure de la mercenaire balte s'est surtout faite par les films, en particulier par *Tchistiliche* (Le purgatoire, 1997), d'Alexandre Nevzorov. Les producteurs ayant opté pour une distribution à la télévision plutôt qu'au cinéma, le film atteint 34 % de part d'audience à Moscou lors de sa première diffusion le 23 mars 1998⁵⁵, et ce, malgré l'heure tardive et l'avertissement « âmes sensibles s'abstenir ». Tourné en vidéo, ultra-réaliste et extrêmement violent,

50. http://artofwar.ru/linchewskij_d_i/text_0070.shtml. Dans *Coup de soleil*, une Estonienne en vacances au bord de la mer se révèle être une « Collant blanc » qui cherche à attenter à la vie d'un chanteur nationaliste lors d'un concert. Elle est tuée par une jeune fille russe qui veut venger son fiancé mort en Tchétchénie sous les balles des femmes *snipers*.

51. Dans ce récit, un journaliste militaire doit couvrir l'arrestation d'une *sniper* estonienne en Tchétchénie, et il est persuadé qu'il s'agit de son amour de jeunesse, une jeune championne de tir qu'il avait connue à Tallin à l'époque soviétique, et perdue de vue depuis qu'elle était devenue une nationaliste estonienne enragée. Nikolai Fedorovich Ivanov, « *Kontrolnyi Vystrel* (Coup de grâce) », *Mozdovski Vestnik*, 7 février 2009 (disponible en ligne sur <http://rospisatel.ru/ivanov-kontrolny%20vystrel.htm>).

52. *Coup de soleil* a été publié en 2008 par les éditions Mangazeia (Novosibirsk) ; *Fatima* de Shcherbakov, d'abord publié sur artofwar.ru, a été publié en 2005 dans le recueil *Chiots et chiens de guerre*, par les éditions Krylov, et republié en poche en 2009 par les éditions à grand tirage Eksmo-press.

53. Ivan Streltsov, *Gurza, Belye Kolgotki*, Eksmo-press 2003, retiré en 2004 en couverture souple à 7 000 exemplaires. Le livre est republié en 2005 sous le titre *Istrebitel' snajperov* (L'exterminateur de snipers) dans la série « Marines » d'Eksmo et publié à 15 000 exemplaires.

54. Friedrich Neznanski, *Na iskhode poslednego chasa* (La dernière heure tire à sa fin), Moscou, AST, 2002. Roman tiré plusieurs fois à des milliers d'exemplaires, disponible en ligne à l'adresse http://webreading.ru/det/_detective/fridrih-neznanskiy-na-ishode-poslednego-chasa.html#.

55. « Moskovskaia auditoria filma Aleksandra Nevzorova "Chistilishche" (L'audience moscovite du film d'Alexandre Nevzorov "Le purgatoire") », enquête hebdomadaire du FOM, 9 avril 1998, http://bd.fom.ru/report/cat/smi_tv/tvfilm/of19981406.

le film est basé sur un épisode dont Nevzorov aurait été le témoin, la bataille pour un hôpital de Grozny, le 4 janvier 1995. Au côté des Tchétchènes on y voit combattre des mercenaires afghans et africains ou afro-américains, mais aussi deux tireuses d'élite baltes (Illustration 4) qui prennent un plaisir sadique à mutiler les soldats russes. La célébrité de Nevzorov, connu surtout pour son émission *600 secondes*, confère à son film un réel impact, et le fait qu'il se soit rendu en Tchétchénie (pour y soutenir l'armée russe) donne du poids à sa prétention à décrire uniquement la réalité⁵⁶.

Illustration 4 – Les femmes *snipers* dans *Chistilishe* de Nevzorov, 1997



D'autres films reprennent cette figure de la *sniper* balte, comme la série télévisée *Moujskaïa rabota* (Un travail d'homme, 2001) de Tigran Keosaïan, dans laquelle deux jeunes femmes originaires des pays baltes sont recrutées pour mener une attaque contre un convoi de l'OSCE (Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe). *Proryv* (La percée, 2006) de Vitali Loukine, qui prétend s'inspirer de faits réels met en scène une tireuse d'élite blonde qui combat contre les Russes sous le commandement d'un mercenaire islamiste (Illustration 5).

Illustration 5 – La femme *sniper* dans *Proryv* de Loukine, 2006



56. Nevzorov affirme à propos de ce film : « Je n'ai pas de héros imaginaires, et tous les noms sont authentiques. Je ne pouvais accepter aucune fausseté. J'ai exigé et recréé ce monde qu'est la GUERRE. Jusqu'à ses derniers détails – jusqu'aux odeurs, aux explosions de munitions réelles » (« Aleksandr Nevzorov pokazal "Chistilishche", kotoroe strashnee ada (Alexandre Nevzorov a montré un Purgatoire plus terrible que l'enfer) », *Komsomolskaïa Pravda*, 22 octobre 1997.

La connaissance de cette figure des « Collants Blancs » dépasse donc largement le cercle de ceux qui ont combattu en Tchétchénie ou qui affichent des convictions nationalistes et/ou anti-tchétchènes. On trouve ainsi sur le Wikipedia russe (ru.wikipedia.org) une page dédiée aux « Collants blancs », dont les principaux contributeurs (il est possible d'en retrouver les profils en consultant l'historique de la contribution sur le site) ne sont pas rattachés à l'armée et n'ont pas combattu. Dans les différentes versions de l'article qui se sont succédées depuis quelques années sur Wikipedia, les « Collants blancs » sont présentés comme un « mythe » relevant du folklore de l'armée, ce qui n'empêche pas les contributeurs de chercher les « prototypes » de cette figure en recensant toutes les occurrences dans la presse⁵⁷.

Cette figure est en tout cas suffisamment connue pour susciter des histoires drôles, en réaction à certains événements. Ainsi, aux Jeux olympiques de Sydney le 15 septembre 2000, une sportive lituanienne Daina Gudzinieviciute remporte une médaille d'or en tir, établissant un record olympique et offrant sa première médaille à la Lituanie⁵⁸. Quelques jours après, www.anekdot.ru, le site Internet d'histoires drôles en ligne le plus fréquenté en Russie, publie l'histoire suivante : « À prononcer avec un accent balte marqué : aux olympiades de Sydney les compétitions de tirs ont été remportées par une sportive lettonne inconnue surnommée “les Collants Blancs”, qui a acquis une grande expérience de tir dans les tranchées de Tchétchénie⁵⁹ ». La confusion faite ici entre sportive lettonne et lituanienne est d'ailleurs significative : Lettons, Litaniens et Estoniens sont confondus dans les représentations russes sous le qualificatif de *Pribalty* (Baltes), et c'est essentiellement la méconnaissance de ces peuples qui domine.

I.3. Les mercenaires baltes : entre terrorisme international et héritage fasciste

La figure des *snipers* baltes réapparaît régulièrement lorsque la Russie est victime d'attentats ou qu'elle s'engage dans un conflit armé. Lors du procès du seul terroriste qui ait été capturé après la prise d'otage de l'école de Beslan en septembre 2004, les journaux évoquent la présence d'une Balte dans l'école⁶⁰. Ainsi, le site Internet d'information en ligne www.lenta.ru titre le 7 juin : « Les terroristes de Beslan étaient couverts par des *snipers* baltes ». La dépêche se base sur les déclarations d'un témoin qui a vu « un homme très grand avec une carabine de *sniper* », l'a entendu parler avec un accent qui lui a semblé « balte », et a aperçu également « une jeune femme blonde, qui avait un fusil à lunette⁶¹ ».

La présence de mercenaires baltes a également été évoquée lors de la guerre russo-géorgienne d'août 2008 en Ossétie du Sud. Le leader nationaliste Vladimir Jirinovski, connu pour ses déclarations extrémistes et provocatrices, s'en fait l'écho lors d'une interview sur la radio Echo de Moscou, le 11 août 2008 :

57. La page sur <http://ru.wikipedia.org> évolue en fonction des contributions. Ainsi, en mars 2009 la page « Belye kolgotki (Collants blancs) » commence de la manière suivant : « Les Collants blancs sont des femmes *snipers* d'origine balte (Narva) qui ont combattu du côté des forces anti-Russes dans les “points chauds” des années 1990 : en Transnistrie, dans le conflit géorgien-abkhaze, dans la première guerre de Tchétchénie. Le mythe est né dans le folklore militaire et a été repris par la propagande officielle russe en la personne de Sergei Stepashin » (page « Belye kolgotki », consultée le 30 mars 2009). En avril 2010, on trouve sur la page Wikipedia que les Collants blancs sont « le nom familier d'un détachement de femmes-*snipers*, en majorité d'origine balte, dont on suppose qu'elles ont combattu au côté des forces anti-russes et des régimes séparatistes ». L'introduction souligne aussi qu'elles « sont devenues les héroïnes du folklore militaire, d'essais de publicistes, d'œuvres littéraires, de films de fictions, elles figurent dans les déclarations des hommes politiques et ont eu des prototypes réels – un certain nombre de femmes qui ont combattu au côté des bandes armées illégales dans les zones de conflits localisées ; cependant, l'existence même d'une brigade de “Collants blancs”, devenue un cliché idéologique, est sérieusement mise en doute ».

58. Résultat disponible sur le site officiel du CIO : <http://www.olympic.org/en/content/All-Olympic-results-since-1896/>. À noter qu'alors que les « Collants blancs » sont souvent définies comme d'anciennes championnes de biathlon, il n'est pas possible de trouver sur le site du CIO de sportives originaires des pays baltes qui se seraient particulièrement illustrées en tir ou en biathlon avant cette date.

59. Histoire drôle mise en ligne le 24 septembre 2000, disponible sur <http://anekdot.ru/an/an0204/s020420.html#52>.

60. Dépêche sur le procès de Nurpashi Kulaev, BBC Russian, 19 mai 2006, http://news.bbc.co.uk/go/pr/fr/-/hi/russian/russia/newsid_4993000/4993270.stm.

61. Dépêche Lenta.ru du 7 juin 2006, <http://www.lenta.ru/news/2006/06/07/beslan/>.

« Des nationalistes ukrainiens sont partis là-bas, sans en avoir le droit. Des *snipers* baltes sont partis là-bas. Et il faudrait que nous parlions gentiment avec les Baltes ?! Combien de soldats russes ont-ils tués en Tchétchénie ! Et nous devrions dire aux Baltes : "Bon, les enfants, allez-y, tuez des Russes. Tu penses... les soldats russes, c'est de la merde ! On garde le sourire". J'aurais bouté hors de Moscou en 24 heures les ambassadeurs de Lettonie, de Lituanie, d'Estonie, rien que parce que là-bas, il y a à nouveau des *snipers* baltes. Même chose avec l'Ukraine⁶². »

La prégnance de cette figure de la mercenaire balte, tant dans la fiction que dans les médias et les déclarations des hommes politiques, peut s'expliquer par tout ce que celle-ci symbolise dans l'imaginaire russe actuel. Les Baltes sont l'incarnation à la fois des peuples de l'ex-URSS et des forces internationales hostiles à la Russie. Ils représentent aussi les fascistes contre lesquels l'URSS a combattu durant la Seconde Guerre mondiale, ce qui permet de relier l'action de l'armée russe en Tchétchénie à la mémoire glorieuse de la Grande Guerre patriotique.

Lors de la première guerre de Tchétchénie, la référence aux mercenaires peut permettre d'expliquer les difficultés militaires de la Russie sur le terrain, son incapacité à « prendre Grozny en deux heures avec un régiment de parachutistes », selon le mot devenu célèbre du ministre de la Défense Pavel Gratchev. Lors de la seconde guerre, elle permet de justifier les déclarations officielles selon lesquelles la Russie lutte en Tchétchénie contre le terrorisme international. Comme l'explique Sergueï Filatov, chef de l'administration présidentielle sous Eltsine lors de la première guerre, « il y avait des nationalistes ukrainiens et des femmes *snipers* des pays baltes. Ensuite, a eu lieu une fusion avec les groupes afghans et avec Ben Laden⁶³ ».

Ce lien entre les Baltes et les combattants djihadistes internationaux est souvent évoqué dans la fiction, en particulier dans des films comme *Proryv*, *Tchistiliche* ou *Moujskaïa Rabota* où les « Collants blancs » participent d'une conspiration montée depuis l'Afghanistan par le cheik Al Saida (*sic*). C'est aussi sur cette supposée alliance entre des femmes baltes et des islamistes tels que le commandant tchétchène Bassaev ou le Jordanien Khattab qu'est basée cette histoire drôle postée en avril 2002 sur le site Internet www.anekdot.ru :

« En Tchétchénie les *kontraktniki* ont attrapé une *sniper* lettone, ils ont décidé de la baiser. Ils baissent son pantalon et voient qu'elle a deux gueules de barbus tatouées sur les cuisses. Elle explique qu'il s'agit de Bassaev et Doudaev, le premier président tchétchène.

– Et lequel est Bassaev, lequel est Doudaev ?

– Ah, je ne me souviens plus.

On fait venir le mollah et on lui dit :

– Montre-nous où est Doudaev, et où est Bassaev.

Le mollah regarde longuement et finit par dire :

– Je ne sais pas, mais au milieu c'est sûr, c'est Khattab⁶⁴. »

Pour le politologue Boris Kagarlitski, « dans une guerre, l'opinion publique a besoin de créer une image détestée de l'ennemi. La figure des « Collants blancs » correspond on ne peut mieux à ce but. D'un côté, une blonde aux yeux bleus, une *sniper* à l'apparence de fasciste. L'image même de la sorcière, si forte dans la culture russe. De l'autre, l'incarnation du mal dans l'image du musulman basané⁶⁵ ».

62. Interview de Vladimir Zhirinovskii sur la radio Ekho Moskvy, 11 août 2008, texte disponible en ligne sur <http://www.echo.msk.ru/programs/razvorot-morning/533185-echo.phtml>.

63. « Sergei Filatov : Dudaeva podobrala Moskva (Sergei Filatov : c'est Moscou qui a choisi Doudaev) », interview sur la BBC, 8 décembre 2004, http://news.bbc.co.uk/go/pr/fr/-/hi/russian/russia/newsid_4079000/4079537.stm.

64. Histoire drôle du 20 avril 2002, <http://anekdot.ru/an/an0204/s020420.html#52>.

65. Cité par Iaroslav Shapochka, Igor Kozlov « V Chechne zaderzhana biatlonistka-snaiper iz Poltavy, ubivshaia dva desiatka rossiiskikh soldat i militsionerov (En Tchétchénie a été arrêté une sniper-biatlète originaire de Poltava, qui a tué deux dizaines de soldats et

Incarnation de l'alliance entre l'Europe et l'Orient au détriment d'une Russie prise entre deux feux, cette image des Baltes liées aux terroristes musulmans reste prégnante. Lors des attentats de mars 2010 dans le métro de Moscou, les journaux russes consacrent de nombreux articles à l'arrestation d'une jeune femme lituanienne considérée comme une complice des terroristes, un article étant même titré « L'émirat de Lituanie⁶⁶ ».

La mise en avant d'une union virtuelle entre nationalistes baltes et djihadistes internationaux permet aussi de donner une lecture du conflit qui passe totalement sous silence les aspirations des Tchétchènes à l'indépendance. Dans le même temps, la référence constante aux mercenaires baltes permet de lire la guerre de Tchétchénie comme une opération conjointe de « petits peuples », les Baltes, les Ukrainiens⁶⁷, les Tchétchènes, qui aspireraient au démantèlement de la Russie après celui de l'URSS.

Au-delà du parallèle entre des petits peuples perçus comme historiquement hostiles à Moscou, le lien qui est établi entre Baltes et Tchétchènes repose aussi sur quelques faits historiques interprétés sur le mode du complot : Douadaev, futur président tchétchène, commandait la garnison soviétique dans la ville estonienne de Tartu en 1988 ; les hommes politiques des pays baltes ont marqué leur opposition à la guerre ; c'est la Lituanie qui héberge jusqu'en 2004 le site Internet de propagande indépendantiste et islamiste de Movladi Oudugov, www.kavkazcenter.com, avant que celui-ci ne soit transféré en Estonie⁶⁸ ; il y a une place Douadaev à Vilnius, etc.

Enfin, la focalisation sur un mercenaire balte tient à ce que ces pays sont perçus comme les pays anti-Russes par excellence. Régulièrement évoquée lors des sommets européens entre la Russie et l'Union européenne, la question des minorités russophones est devenue le cheval de bataille des partis nationalistes, à l'instar du Parti national-bolchevique (NBP) qui mène des actions spectaculaires (occupation en 2000 de la tour Saint-Pierre à Riga). Il n'est pas étonnant à cet égard que ce soit justement le NBP qui ait publié un recueil du poète Vsevolod Emeline qui contient une « Ballade des collants blancs »⁶⁹. Dans les sondages du centre Levada entre 2005 et 2007, les trois pays baltes sont cités parmi les cinq premiers pays les plus hostiles à la Russie, au même titre que la Géorgie et les États-Unis⁷⁰.

Les relations se sont en particulier dégradées avec l'Estonie autour de l'affaire du « soldat de bronze⁷¹ », symbole des interprétations contradictoires de la Seconde Guerre mondiale. La version

policiers russes) », *Fakty i komentarii*, Kiev, 19 janvier 2000, <http://www.facts.kiev.ua/archive/2000-01-19/59476/index.html>.

66. Voir par exemple l'article au titre évocateur de Iaroslav Zagorets « Imarat Litvy (L'émirat de Lituanie) » sur lenta.ru, 19 avril 2010, <http://lenta.ru/articles/2010/04/19/lietuva/>.

67. La présence de mercenaires ukrainiens, dans le premier conflit tchétchène en particulier, a en effet été dénoncée à de nombreuses reprises par des officiels, mais aussi dans les témoignages de soldats ou des articles de journaux : voir par exemple Georgi Romanov, « Naemniki v Chechne. On khatu pokinul, poshel voevat (Les mercenaires en Tchétchénie. Il a quitté sa maison, est parti combattre) », *Kommersant*, n°7, 18 janvier 1995, <http://www.kommersant.ru/doc.aspx?DocsID=99614>. Le général Genadi Troshev rapporte dans ses mémoires qu'on appelait « salo v okopakh » (le lard dans les tranchées, en référence à la nourriture-symbole de l'Ukraine) les quelque 300 mercenaires qui combattaient à Grozny en décembre 1999. Membres pour la plupart de l'organisation nationaliste UNA-UNSO, ils auraient déjà combattu lors de la première guerre (Genadi Troshev, *Moia Voïna. Chechenskiï dnevnik okopnogo generala*, 2001, chapitre IX, disponible en ligne sur <http://www.soldat.ru/memories/troshev>).

68. « "Kavkaz-Center" Terrorist Website Located in Estonia », Dépêche Regnum, 30 avril 2003, <http://www.regnum.ru/english/111842.html>.

69. Le recueil de poèmes est publié sur le site du Parti National Bolchevique, <http://www.nbp-info.ru/nbart/emelin/>. L'histoire est celle de deux soldats inséparables, un jeune soldat et un officier plus âgé. Le jeune est touché lors d'une bataille, et la femme sniper aux collants blancs qui l'a blessé est faite prisonnière. L'officier se rend compte alors qu'il s'agit de la jeune fille dont il était amoureux quand il était étudiant à Iurmala. Quand ils lui montrent le soldat tué, elle frémit et lui dévoile qu'elle a eu un fils de lui, qui a fini par la quitter pour repartir en Russie. Depuis elle se venge en tirant sur les hommes russes – c'est donc son propre fils qu'elle a tué. L'officier la punit néanmoins de ses propres mains, et « s'étale sur les collants blancs / une tache couleur de sang »...

70. « Druzhestvennye i nedruzhestvennye strany dlia Rossii (les pays amicaux et hostiles aux yeux des Russes) », sondage du centre Levada du 30 mai 2007, <http://www.levada.ru/press/2007053003.html>.

71. En avril 2007, le gouvernement estonien décide de déplacer vers un cimetière en dehors de la ville ce monument aux soldats soviétiques morts durant la Seconde Guerre mondiale, devenu le symbole de la minorité russophone, provoquant plusieurs nuits d'émeutes à Tallin. Les autorités russes condamnent cette mesure et laissent les *Nashi*, organisation de jeunes pro-Poutine, manifester violemment devant l'ambassade pendant plusieurs jours (Antoine Chalvin, « L'ombre du soldat de bronze », *Le Courrier des pays de l'Est*, n°1062, 2007, p. 6-16).

officielle soviétique, puis russe, selon laquelle les pays baltes ont été libérés du joug fasciste passe commodément sous silence la déportation dans d'autres régions de l'URSS de dizaines de milliers de Baltes dans les années 1940. Les autorités russes insistent au contraire sur la collaboration avec le nazisme, et surtout sur le refus de ces pays de prendre leur distance avec ce passé, comme en témoignerait le défilé annuel des anciens SS lettons à Riga.

On comprend donc que les « Collants Blancs » soient vues comme des héritières de ce passé fasciste. Dans le récit *Fatima*, l'écrivain nationaliste Sergueï Cherbakov interprète ainsi les motivations du personnage de Uta, tireuse d'élite et mercenaire : « Pourquoi est-elle là ? Qu'est-ce qui l'a amenée ici ? Une haine farouche ? La vengeance ? L'argent ? Sans doute les trois à la fois. La haine envers les Russes, qu'elle a bue avec le lait de sa mère. La vengeance pour son grand-père tué sur le front de l'Est, près de Volkhov, alors qu'il combattait contre l'Armée rouge dans le groupe des "frères de la forêt" commandé par son compatriote Alfons Rebane, ensuite dans le légendaire groupe "Erna" au sein des SS. Pour sa famille qui a tant souffert, réprimée par ces sales communistes et déportée au-delà du lac Baïkal. La vengeance pour la petite sœur de sa mère, qui est morte à quatre ans dans l'hiver implacable d'un petit village perdu de Sibérie⁷² ».

Ainsi, l'insistance sur l'origine balte de ces femmes *snipers* permet d'identifier les ennemis de la Russie actuelle aux fascistes⁷³, et donc de replacer les guerres de Tchétchénie dans la lignée des combats menés par l'armée soviétique lors de la Grande Guerre patriotique⁷⁴. Élément essentiel de la mobilisation patriotique menée par le gouvernement russe depuis 2001, mais plus généralement de l'identité russe⁷⁵, la référence à la Grande Guerre patriotique doit projeter sur les troupes russes les connotations positives et glorieuses qui sont associées à celle-ci : les notions de sacrifice, d'héroïsme et d'union nationale.

II. EN TCHÉTCHÉNIE, CRAINTE DES FEMMES *SNIPERS* ET VIOLENCES CONTRE LES CIVILS

En 2001, le général Trochev, commandant des forces armées du district militaire du Caucase Nord, explique dans une interview qu'il a été confronté à des femmes combattantes et que « dans leur majorité il s'agissait de *snipers*⁷⁶ ». En effet, dès qu'une femme est arrêtée sur le champ de bataille, on l'accuse d'être une tireuse d'élite. « À Komsomolskoe, une femme *sniper* s'est rendue », titre ainsi Lenta.ru lorsqu'en mars 2000, après d'intenses bombardements, plus d'une centaine de combattants qui étaient retranchés dans le village de Komsomolskoe se rendent⁷⁷. Plus généralement, on soupçonne ces femmes combattantes de se cacher parmi la population civile et, selon cette logique, les soupçons pèsent sur toutes les femmes que les troupes russes rencontrent en Tchétchénie.

La légende des femmes *snipers* vient donc s'incarner sur le terrain, dans les objectifs fixés aux soldats, dans leur expérience mais aussi dans les conséquences que cela peut avoir sur la population

72. Anatoly Shcherbakov, *Fatima*, s.d., disponible en ligne sur http://artofwar.ru/s/sherbakow_s_a/fatimadoc.shtml.

73. Les références aux nationalistes ukrainiens de l'UNA-UNSO (cf. *supra* note 67), même si elles sont moins fréquentes, vont dans le même sens car elles rattachent les Ukrainiens aux *Banderovtsy* qui ont combattu au côté des nazis contre le pouvoir soviétique en Ukraine.

74. Sur la nostalgie d'une vraie guerre classique, voir aussi Amandine Regamey, « La 6^e compagnie : les interprétations d'une défaite russe en Tchétchénie », *The Journal of Power Institutions in Post-Soviet Societies* [Online], n°6/7, 2007, <http://pipss.revues.org/index913.html>.

75. Lev Gudkov, « Pamiat' o voïne i massovaia identichnost' rossiian (La mémoire de la guerre et l'identité collective des Russes) », *Neprikosnovennyi Zapas*, vol. 40-41, n°2-3, 2005, <http://magazines.russ.ru/nz/2005/2/gu5-pr.html>.

76. Interview du général Trochev dans *Rossiiskaia Gazeta*, 28 mars 2001, <http://www.rg.ru/interview/543.shtml> (consulté pour la dernière fois en 2007).

77. Dépêche Lenta du 24 mars 2000, disponible sur <http://lenta.ru/vojna/2000/03/24/komsomolskoe/>. L'information est reprise également au début de l'article de Vladimir Ianchenkov, « Les oies sauvages en collant blanc », *Trud*, 1^{er} avril 2004.

civile. Il s'agira donc de comprendre comment la légende de la femme *sniper* a pu aussi bien « prendre » au sein des troupes en montrant que cette figure cristallise deux des craintes principales des troupes russes en Tchétchénie : la peur d'être pris pour cible par un tireur embusqué, et la peur d'une population civile hostile. On s'interrogera ensuite sur les liens entre désignation des suspects et perpétration des violences. Si la manière dont le pouvoir russe a ciblé la population civile dans le cadre de « l'opération antiterroriste » menée en Tchétchénie a déjà été étudiée⁷⁸, il s'agira de montrer ici comment cette politique a touché plus précisément les femmes.

II.1. L'expérience subjective des troupes russes : peur des tireurs embusqués, peur des Tchétchènes

Dans *Les Atrocités allemandes*⁷⁹, John Horne et Allan Kramer tentent de comprendre l'origine du « fantasme des francs-tireurs » qui s'est répandu dans l'armée allemande au moment de l'invasion de la Belgique et qui explique en partie les violences commises en août 1914. Ils retracent pour cela « l'expérience subjective des soldats allemands » : les souvenirs de la guerre franco-allemande de 1870 se conjuguent avec des rumeurs alimentées ou utilisées par le haut commandement militaire, mais aussi avec une situation sur le terrain et un certain état d'esprit des troupes allemandes. Tenter de recréer « l'expérience subjective » des troupes russes en Tchétchénie supposerait également, dans la mesure du possible, d'explorer ces différentes dimensions.

Les *snipers* représentent un risque véritable pour les troupes servant en Tchétchénie – et pas uniquement pour les officiers, même si ceux-ci constituent une cible privilégiée⁸⁰. En effet, la première guerre de Tchétchénie a montré la vulnérabilité d'une armée russe mal préparée, où les colonnes de blindés constituaient des cibles de choix pour les *snipers*. « Quand nous sommes rentrés dans la ville, en suivant nos vieilles cartes qui dataient quasiment de la Seconde Guerre mondiale, [les *snipers*] nous ont accueillis », raconte un vétéran qui a servi en Tchétchénie en janvier 1995⁸¹. Les troupes russes sont également mal formées aux combats en montagne, et ont eu beaucoup de mal à conserver les territoires qu'elles avaient gagnés, comme le montre la reprise de Grozny par les troupes tchétchènes en août 1996⁸².

Lors de la seconde guerre, l'armée russe a changé de tactique, préférant bombarder les villes de loin et envoyant des troupes en reconnaissance avant de faire entrer les blindés : ainsi, Grozny a été bombardée pendant quatre mois, avant que les premières troupes n'y entrent en janvier 2000, mais fin janvier encore, le *New York Times* titre « les *snipers* empêchent les Russes d'entrer dans Grozny⁸³ ». Si l'on en croit un analyste militaire américain, « les forces russes, même si elles étaient mieux préparées qu'en janvier 1995, restaient faibles en combats urbains. Les Tchétchènes occupaient toutes les fenêtres et les portes au premier étage, rendant impossible l'accès aux bâtiments. Lorsqu'ils tentaient

78. Anne Le Huérou, *Amandine Regamey*, « La Russie en guerre en Tchétchénie, discours anti-terroriste et légitimation de la violence », *Critique internationale*, n°4, 2008, pp. 99-118.

79. John Horne, Alan Kramer, 1914. *Les Atrocités allemandes*, op. cit.

80. Les *snipers* visaient plus particulièrement les officiers afin de désorganiser les troupes. Une blague sur les *praporchiki* (enseignes), considérés par les soldats comme un fléau de l'armée et moqués pour leur bêtise, s'inspire aussi de cette pratique : « Un jeune *sniper* tchétchène s'est vu remettre un livre avec tous les grades russes, et à côté de chacun des grades – une somme offerte. Il voit un premier officier, mais le temps qu'il vérifie le grade dans son livre (lieutenant -200\$) – le type est hors de vue. De la même manière, il laisse ainsi passer un capitaine, un général (500 \$). Dépit, il se dit que dorénavant il tirera d'abord, et vérifiera ensuite... il tire, regarde les petites étoiles sur les épaulettes et lit *praporchik*- amende de 300\$ ».

81. Vyacheslav Mironov, « la byl na etoï voïne (J'ai fait cette guerre) », disponible en ligne sur http://artofwar.ru/m/mironow_w_n/text_0010.shtml (disponible en anglais).

82. Quentin E. Hodgson, « Is The Russian Bear Learning? An Operational and Tactical Analysis of the Second Chechen War, 1999-2002 », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 26, n°2, 2003, p. 71.

83. « Snipers Keep Russians out Of Grozny », *New York Times*, 28 janvier 2000, <http://www.nytimes.com/2000/01/28/world/snipers-keep-russians-out-of-grozny.html?scp=1&sq=Snipers+keep+russian&st=nyt>.

de grimper des escaliers ou de franchir des portes, les soldats russes constituaient des cibles pour les *snipers* tchéchènes positionnés aux étages supérieurs⁸⁴ ».

Selon le général Trochev, au début de la seconde guerre de Tchétchénie, parmi les combattants tchéchènes, « les groupes composés d'une équipe de mortier, d'un tireur de lance-grenades et d'un couple de *snipers* étaient particulièrement actifs. En général, les *snipers*, qui tiraient depuis des cavernes ou d'autres endroits protégés, étaient couverts par le bruit des tirs de mortiers et des lance-grenades. Dans les groupes de *snipers*, il y avait souvent des femmes⁸⁵ ». Pour Trochev, les *boeviki* ont compris qu'ils n'étaient pas de taille à affronter les forces fédérales « selon les canons classiques de la guerre, pourrait-on dire », et ils ont donc « recours à des méthodes peu orthodoxes ». Il est vrai que, comme en Irak où circulent parmi les troupes américaines les rumeurs sur le mythique *sniper* Juba⁸⁶, le *sniper* apparaît comme l'incarnation d'une armée d'insurgés, celle où tout un chacun peut tirer sans attendre les ordres du haut commandement. De ce point de vue, l'image du *sniper* tchéchène rejoint celle du franc-tireur dans les représentations allemandes de la Première Guerre mondiale : « Son mode de combat est le contraire de ce que les Allemands croient pratiquer eux-mêmes, un combat conduit au grand jour par une armée nationale encadrée d'officiers professionnels⁸⁷ ».

Dans tous les cas, la figure du *sniper* fournit une « image-valise qui peut expliquer tous les coups de feu inexpliqués et changer d'inoffensifs civils en incarnation de la peur⁸⁸ ». Tout d'abord parce que la mauvaise communication entre les troupes a pu entraîner de nombreux tirs fratricides, qui peuvent être interprétés comme les tirs d'un ennemi caché⁸⁹. D'autre part parce que la crainte de civils hostiles est le propre de toute armée en situation d'occupation, les soldats disant des habitants que « pendant le jour ils sont accueillants et la nuit ils nous tirent dessus⁹⁰ ».

Cette méfiance est encore alimentée, dans le cas de la Tchétchénie, par les représentations sur les Tchétchènes qui prédominent en Russie. Forgées en grande partie par la littérature du XIX^e siècle⁹¹, celles-ci ont été renforcées et réactualisées par un certain nombre de films de guerre récents consacrés à la Tchétchénie⁹².

Les Tchétchènes apparaissent comme un peuple guerrier, à l'instar des autres montagnards du Caucase (« La liberté est leur dieu, la guerre leur loi », selon les mots de Lermontov dans son poème *Ismail-Bey*), mais aussi comme un ennemi dangereux qui attaque sans qu'on s'y attende. La célèbre « berceuse cosaque » de Lermontov, dans laquelle « Le méchant Tchétchène rampe sur la berge, aiguise

84. Timothy L. Thomas, "Grozny 2000: Urban Combat Lessons Learned", *Military Review*, vol. 80, n°4, 2000, <http://fms.leavenworth.army.mil/documents/grozny2000/grozny2000.htm>.

85. Genadi Troshev, *Moia Voina. Chechenskii dnevniki okopnogo generala*, 2001, chapitre 7, disponible en ligne sur <http://www.soldat.ru/memories/troshev/chapter7.html#65>.

86. Monte Morin, « Juba the Sniper Legend haunting troops in Iraq », *Stars and Stripes*, 22 avril 2007 (disponible sur <http://www.stripes.com/news/juba-the-sniper-legend-haunting-troops-in-iraq-1.63062>).

87. John Horne, Alan Kramer, 1914. *Les Atrocités allemandes*, op. cit., p. 117.

88. *Ibid.*, p. 116.

89. Le problème des tirs fratricides, lié à la mauvaise communication entre les unités, est un des problèmes sur lesquels s'est penché l'état-major russe sans totalement le résoudre : en effet, la seconde guerre fait intervenir des troupes de différents ministères ou services (Défense, Intérieur, renseignement militaire, FSB, etc.) dont les systèmes de communication ne sont pas toujours compatibles. Voir Isabelle Facon, « La seconde guerre de Tchétchénie, les aspects politico-militaires », *Annuaire français des Relations Internationales*, vol. 2, 2001, pp. 787-806.

90. Lettre d'un soldat à propos des habitants de Liège citée par J. Horne et A. Kramer, 1914. *Les Atrocités allemandes*, op. cit., p. 120.

91. De très nombreux articles ont été consacrés aux représentations des Tchétchènes dans la société russe, voir par exemple Amandine Regamey et Silvia Serrano, « Le sauvage et le barbare : le corps de l'Autre dans les représentations croisées russo-tchéchènes », *Textuel*, n° 48, 2004, p. 191-212 ; Artur Tsutsiev, *Russkie i Kavkaztsy : ocherk nezerkal'noi nepriazni* (Russes et Caucasiens : essai sur une hostilité asymétrique), 2000, <http://www.iriston.com/nogbon/news.php?newsid=925> ; John Russell, "Terrorists, Bandits, Spooks and Thieves : Russian Demonisation of the Chechens before and since 9/11", *Third World Quarterly*, vol. 26, n°1, 2005, p. 5-213 ; Harsha Ram, *Prisoners of the Caucasus: Literary Myths and Media Representations of the Chechen Conflict*, Berkeley Program in Soviet and Post-Soviet Studies, Working Paper Series, Institute of Slavic East-European and Eurasian Studies, 1999, http://iseees.berkeley.edu/sites/default/files/u4/bps_publications_/1999_01-ram.pdf

92. Sur les films, voir par exemple David Gillespie, « La juste cause de la guerre : un 'nouveau' patriotisme russe à l'écran », in Anne Le Huerou, Elisabeth Sieca-Kozłowski (dirs.), *Culture militaire et patriotisme dans la Russie d'aujourd'hui*, Paris, Karthala, 2008, pp. 193-210.

son couteau » fait écho aux vers de Pouchkine : « Gare ! Dans la nuit sans lumière / Le Tchétchène hante la rivière⁹³ ». Il y a là une dimension de perfidie, de trahison, que les autorités soviétiques ont ensuite cultivée en accusant les Tchétchènes de collaboration avec les nazis durant la Seconde Guerre mondiale, prétexte à la déportation de tout un peuple en 1944. Les femmes et les enfants sont intégrés dans ces représentations d'un peuple guerrier et hostile : dans les films inspirés de la guerre de Tchétchénie, les femmes apportent en secret leur soutien aux combattants, et se dressent elles-mêmes contre les soldats russes.

Avec les prises d'otages spectaculaires de la première guerre de Tchétchénie (hôpital de Boudionovsk en 1995) et la violence qui se diffuse en Tchétchénie entre 1996 et 1999 (trafic d'otages, kidnapping ou meurtre d'humanitaires et de journalistes), s'est imposée l'image des Tchétchènes comme des hommes sauvages et cruels, qui égorgent leurs prisonniers aussi facilement qu'ils égorgent un mouton. Dans le film *Tchistiliche* de Nevzorov, un tankiste russe prisonnier est extrait de son tank alors qu'il a les deux jambes arrachées, et cloué sur une croix car il refuse de collaborer avec les Tchétchènes⁹⁴. Dans un roman de guerre populaire intitulé *La Chronique tchétchène du capitaine Vlad*, un des héros raconte : « Je me rappelle, notre colonne avançait, des blindés, et une foule de femmes s'est abattue sur nous. Des femmes tchétchènes. Elles ont jeté leurs enfants directement sous les roues, sous les chenilles, pour arrêter notre avancée. Tu imagines : elles ne se jetaient pas elles-mêmes sous les roues, elles balançaient leurs enfants. Les soldats ont sauté à bas des blindés, pour repousser les femmes. Et là, dans la confusion, les petits Tchétchènes ont attaqué au couteau quelques-uns de nos hommes. Et ils les ont tués... des femmes, des enfants... on n'est pas des fascistes, nous, pour buter des civils, et eux ils en profitent⁹⁵ ».

Ce texte fait écho, sans doute sans le vouloir, à l'histoire de la résistance du village de Dadi-lourt en 1819, où les femmes prirent les armes une fois tous les hommes morts, et se jetèrent ensuite en bas des murailles puis dans le fleuve en entraînant des ennemis avec elles. Cette image de la femme tchétchène combattante se retrouve dans l'évocation, par le journaliste militaire Sergei Tioutiounik, d'un « bataillon féminin (!) de jeunes Tchétchènes » qui a participé à la guerre du Haut-Karabakh et qui « se battait contre les Arméniens avec une sauvagerie stupéfiante⁹⁶ ». On pourrait mentionner également l'histoire de la « panthère tchétchène », cette jeune femme qui harcelait les troupes soviétiques du NKVD⁹⁷ basées dans la République socialiste soviétique autonome de Tchétchéno-Ingouchie après la déportation de février 1944. L'Ingouche Laysat Baïsarova aurait été une représentante typique de la jeune génération communiste, membre du *komsomol*, tireuse d'élite et alpiniste, qui s'est retournée contre le pouvoir soviétique quand son fils a été déporté⁹⁸. Cette histoire est sans doute trop peu connue pour avoir influencé les représentations sur les Tchétchènes et encore moins servir de source à la légende des femmes *snipers*.

La femme *sniper* de *Blokpост* (Poste de contrôle, 1999) de V. Rogojkine, un auteur connu en Russie pour ses comédies à succès, a eu sans doute une plus grande résonance. L'intrigue du film est construite autour de la vie quotidienne de soldats à un poste de contrôle : ils sont menacés par un tireur embusqué, mais leur quotidien est néanmoins agrémenté par la présence de deux jeunes filles

93. Vers tirés de la « Chanson Tcherkesse » du Prisonnier du Caucase de Pouchkine, in *Œuvres poétiques*, sous la direction d'Efim Etkind, vol. 1, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1981.

94. On retrouve d'ailleurs dans cette histoire du soldat crucifié une histoire de la Première Guerre mondiale, celle d'un soldat canadien crucifié par les Allemands près d'Ypres en avril 1915. L'authenticité de cette histoire est contestée, mais elle a été mobilisée dès 1915 dans le but de soutenir l'effort de guerre des Alliés.

95. Vladimir Ugrioumov, *Boets. Chechenskaia khronika kapitana Vlada*, Samizdat, Saint-Petersbourg, 2002, p. 312-313, cité par Galina Zvereva in « Chechenskaia voïna v diskursakh massovoï kultury Rossii : formy reprezentasii vraga », disponible en ligne sur <http://www.polit.ru/country/2002/12/07/479426.html>.

96. Sergeï Tiutiounik, *12 pul' iz chechenskoï oboïmy* (12 balles dans un chargeur tchétchène), Moscou, Vremia, 2005, p. 46-47.

97. *Narodnii komissariat vnoutrennikh diél* (Commissariat du peuple aux Affaires intérieures), police politique de l'ex-URSS

98. Voir Eric Hoesli, *À la conquête du Caucase*, Paris, Editions des Syrtes, 2006, p. 496 et suiv. Voir aussi Stepan Kashurko, « Mstislitsa (La vengeresse) », *Dosh*, n°5, 2007, et Stepan Kashurko, « O Lengedarnoi Ingushke Laïsat Baïsarova (A propos de la célèbre ingouche Laïsat Baïsarova) », 23 février 2007, disponible sur <http://www.memo.ru/hr/hotpoints/caucas1/msg/2007/02/m85268.htm>.

du village voisin, dont l'une, la plus jeune, vend sa sœur simple d'esprit aux soldats. On découvre à la fin que le tireur mystérieux était justement la plus jeune des filles, et on comprend alors pourquoi c'est en cartouches qu'elle faisait payer les services de sa sœur. La *sniper* est ici à la fois une femme et un enfant, la cruauté, la perversité et l'instinct guerrier étant dans sa nature, comme en témoigne le texte qui conclut le film : « Elle s'appelait Minimat. À 14 ans à peine, elle ne savait pas comment s'appelait ce fusil. Mais elle le considérait comme un ami, un ami fidèle, qui ne la trahissait jamais et faisait à merveille ce pour quoi il avait été inventé par les hommes eux-mêmes » (Illustration 6).

Illustration 6 – Minimat, la femme-enfant *sniper* de *Blokpost* de Rogozhkin, 1998



II.2. Désigner, perpétrer, justifier

Comment ces représentations ont-elles pu influencer les actions des troupes russes en Tchétchénie ? Renforcées et alimentées par les déclarations des hauts gradés militaires et des hommes politiques russes, dont le discours stigmatise la population civile et plus précisément les femmes, ces représentations ont-elles pu contribuer à provoquer et à justifier les violences contre celles-ci ?

Le 17 février 2000, Sergueï Iastrjembski, porte-parole du gouvernement, affirme lors d'une conférence de presse que « les forces fédérales ont des preuves irréfutables que des femmes *snipers* combattent du côté des *boeviki*⁹⁹ ». Pourtant, aucune des informations qu'il donne sur les trois femmes ne permet d'indiquer que celles-ci étaient des combattantes et *a fortiori* des tireuses d'élite. Il indique en effet simplement que « une des femmes, une habitante de Grozny de 24 ans, a été arrêtée sur les lieux des combats à Alkhan-Kala. L'autre, une femme de 26 ans originaire du district de Naour, est la femme d'un chef de guerre. Jusqu'en octobre de l'année dernière, elle travaillait dans le service des douanes tchétchènes. [...] La troisième est originaire de la région de Toula, elle a 27 ans ».

Les organisations de défense des droits de l'Homme, et en particulier l'ONG russe de défense des droits de l'Homme Memorial, ont à plusieurs reprises dénoncé la manière dont le gouvernement « fabriquait » des ennemis en communiquant de manière biaisée sur les opérations menées et en inventant au besoin les biographies de prétendus combattants ou mercenaires¹⁰⁰. Cette politique se poursuit tout au long des années 2000, comme le montre en janvier 2007 l'affaire de Malika Tchabieva.

99. « V Chechne arestovany tri zhenshchiny-snaïpera (En Tchétchénie ont été arrêtées trois femmes *snipers*) », dépêche Lenta.ru du 17 février 2000, <http://lenta.ru/voyna/2000/02/17/sniper/>.

100. « Propagande : comment l'armée et les médias russes fabriquent "preneurs d'otage" et "combattants" », in Tchétchénie. Un an de crimes impunis. Rapport FIDH-Memorial d'octobre 2000, p. 29, http://www.aidh.org/ViolDE/Fidh_tch.pdf.

Plusieurs médias annoncent alors son arrestation pour des attentats à la gare d'Armavir (région de Krasnodar) en 1997, et le journal *Komsomolskaïa Pravda* du 29 janvier cite le porte-parole du ministère de l'Intérieur ingouche qui explique que « selon les données dont nous disposons, elle faisait partie d'un bataillon de femmes *snipers* qui a activement participé aux opérations militaires lors de la première campagne tchéchène ». Elle est libérée deux mois plus tard, toutes les charges étant levées contre elle, mais aucun démenti public n'a été fait¹⁰¹.

Si le gouvernement cherche de cette manière-là à « fabriquer » des combattantes ennemies¹⁰², son entreprise est favorisée par le fonctionnement des médias russes. Les déclarations officielles sont le plus souvent reprises sans conditions, sans que les informations soient recoupées, avec souvent des titres sensationnels ou en décalage par rapport au contenu de la dépêche. Ainsi, dans le cas de Malika Tchabieva, l'information selon laquelle une ex-*sniper* a été arrêtée est lancée par Interfax, puis reprise par d'autres médias, dont les sites Internet Grani.ru et Lenta.ru, et la radio Echo de Moscou, trois médias considérés d'ailleurs comme plutôt critiques¹⁰³. En réalité, l'utilisation d'Internet accélère encore la diffusion de ces informations et rappelle l'importance que peuvent tenir les nouvelles technologies dans la diffusion de fausses nouvelles.

En outre, les autorités russes contrôlent strictement l'information sur la Tchétchénie depuis le début de la guerre en 1999 : elles ont créé le Rosinformsenr, un centre d'information spécifiquement dédié au soutien de « l'opération antiterroriste », et ne permettent aux journalistes d'accéder à la Tchétchénie que dans le cadre de voyages de presse officiels. Aussi, les mêmes informations « en provenance du terrain » se retrouvent-elles dans différents journaux, soit qu'ils puisent à la même source officielle, soit qu'ils reprennent (parfois quasiment mot pour mot) des articles précédents.

L'histoire de la *sniper* Elena-Lolita, qui aurait combattu avec Bassaev¹⁰⁴, se retrouve, avec des variantes minimes, sur le site Internet www.utro.ru (14 janvier 2000), dans les journaux *Fakty i Kommentarii* (19 janvier 2000), *Troud* (20 janvier et 1^{er} avril 2000), et *Moskovskii komsomolets* (6 avril 2001)¹⁰⁵. Deux articles (sur [utro.ru](http://www.utro.ru), et dans *Troud* du 20 janvier 2000) mentionnent d'ailleurs le fait qu'il s'agit d'une ancienne sportive qui a pratiqué le biathlon dans sa jeunesse – rattachant ainsi l'histoire de cette femme mariée à un Tchétchène à la légende des « Collants blancs ». En revanche, lorsqu'une journaliste prétend, un an après son arrestation, écrire « la vraie histoire » de la jeune femme, elle n'est pas en mesure d'apporter d'autres preuves qu'un livret rouge portant la signature de Bassaev. Le dossier d'accusation criminelle de « Lolita » ne mentionne pas son rôle de tireuse d'élite, et le

101. Voir « Khronika nasilia v Chechenskoï Respublike. Mart 2007 (Chronique de la violence en République Tchétchène, mars 2007) » de Memorial, disponible sur <http://dagestan.kavkaz-uzel.ru/articles/119156/>, ainsi que l'information sur l'enlèvement de Malika Chabieva sur le site de Memorial : <http://www.memo.ru/hr/hotpoints/caucas1/msg/2007/01/m66701.htm>.

102. Sur les médias, voir « Comment Moscou organise le huis clos et la désinformation ? », in Comité Tchétchénie, *Tchéchénie, 10 clés pour comprendre*, Paris, La Découverte, 2003.

103. « Zaderzhana podozrevaemaia v sovershenii terakta v Armavire (Une femme suspectée d'avoir commis l'attentat d'Armavir a été arrêtée) », [grani.ru](http://grani.ru/War/m.117435.html), 28 janvier 2007, <http://grani.ru/War/m.117435.html> ; « Zhitelnitsa Chechni zaderzhana v Ingushetii - ee podozrevaiut v sovershenii terakta v Armavire v 1997 godu (Une habitante de Tchétchénie a été arrêtée en Ingouchie : on la soupçonne d'avoir commis un attentat à Armavir en 1997) » ; Ekho Moskv, 28 janvier 2007, <http://www.echo.msk.ru/news/356910.phtml> ; « Zaderzhana posobnitsa komandira zhenskogo bataliona Dudaeva (Une complice du bataillon de femmes de Doudaev a été arrêtée) », Lenta.ru, 28 janvier 2007, <http://www.lenta.ru/news/2007/01/28/acomplice/>.

104. Cette jeune femme, originaire de Poltava en Ukraine, serait venue en Tchétchénie pour faire du petit commerce, puis elle aurait rencontré un « général de brigade » tchéchène, combattu comme *sniper* avec Bassaev et vengé la mort de son mari en tuant plus de 20 soldats russes.

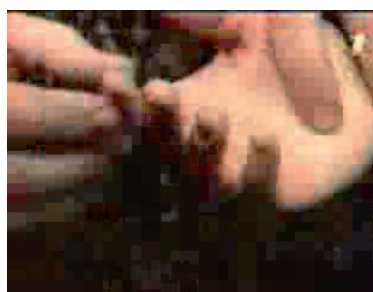
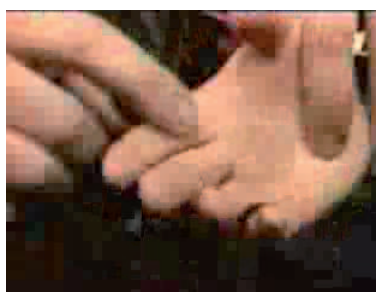
105. Oleg Petrovski, « Vaïnakhskie printsessy, V gorakh voevalo neskol'ko soten snaïpers (Les princesses vaïnakh. Quelques centaines de femmes *snipers* ont combattu dans les montagnes) », [utro.ru](http://www.utro.ru/articles/politics/2000/01/14/200001140320221911.shtml), 14 janvier 2000, <http://www.utro.ru/articles/politics/2000/01/14/200001140320221911.shtml> ; Laroslav Shapochka, Igor Kozlov « V Chechne zaderzhana biatlonistka-snaïper iz Poltavy, ubivshaia dva desiatka rossiiskikh soldat i militsionerov (En Tchétchénie a été arrêté une *sniper* biathlète originaire de Poltava, qui a tué deux dizaines de soldats et policiers russes) », *Fakty i kommentarii* (Kiev), 19 janvier 2000 ; Sergei Turchenko, « Volchitsy Basaeva », *art. cit.* ; Vladimir Ianchenkov, « Dikie gusyni v belykh kolgotkah » (Les oies sauvages en collant blanc), *Trud*, 1^{er} avril 2000 ; Elizaveta Maetnaia, « Volchitsy v belykh kolgotkah (Les louves en collant blanc) », *Moskovskii komsomolets*, 6 avril 2001, <http://www.memo.ru/hr/hotpoints/N-Caucas/ch99/010406/mk0406a.htm>.

procureur en charge de l'affaire avoue lui-même que « nous n'avons pas réussi à prouver qu'elle était une *sniper*¹⁰⁶ ».

La question des preuves est en effet au cœur du processus de « fabrication » des femmes *snipers*. Du point de vue des militaires, les combattants tchéchènes se fondent parmi les civils, et tous les civils qui restent dans des villes bombardées sont suspects. Ainsi, le général Chamanov, commandant du front ouest de l'armée du Caucase Nord, explique-t-il que lors du bombardement d'Alkhan-lourt au début du mois de février 2000, ceux qui étaient dans le village étaient « d'une manière ou d'une autre liés aux bandits ». Pour lui, une femme de combattant est une « bandite », qui n'a qu'à quitter son mari si elle ne veut pas être considérée comme telle, et ses enfants sont également des bandits. Il se demande surtout comment « différencier la femme d'un combattant d'une *sniper* ?¹⁰⁷ ».

Du point de vue du système policier mise en place en Tchétchénie, le but est de retrouver les traces de leurs activités militaires passées : ces indices peuvent être administratifs (passeport périmé, présence loin de son lieu de résidence habituelle) ou physiques (blessure, marques sur les épaules). Si les hommes, accusés d'être des combattants et des terroristes en puissance, ont été les premiers visés par ces pratiques politico-militaires, la suspicion touche également les femmes, comme le montre un sujet des informations télévisées de la première chaîne russe le 14 février 2000. Victor Kazantsev, commandant du Groupe uni des forces armées russes, y explique qu'il a interdit le retour des civils dans la ville car « des bandits s'infiltrèrent sous l'aspect de civils, afin d'évacuer leurs blessés, et de renforcer leurs positions à Grozny ». Le journaliste annonce ensuite l'arrestation de deux *snipers*, dont une femme qui, les services spéciaux en sont persuadés, a combattu contre les troupes russes. La femme a les yeux bandés, et le journaliste fait un gros plan sur ses mains, puis sur son visage (Illustration 7), alors que celui que l'on suppose être un membre du renseignement militaire explique : « Le fait que le doigt soit recourbé, calleux : c'est un premier signe. Ensuite, autre signe : une pilosité claire, assez évidente, sur la partie droite du visage – ce qui veut dire que sur la partie gauche, il y a eu des frottements¹⁰⁸ ».

Illustration 7 – Sujet du journal télévisé de la première chaîne du 14 février 2000 « Les habitants de Grozny ne peuvent entrer librement dans la ville. À la sortie de la ville a été arrêtée une femme *sniper* », Un membre des forces armées russe montre au journaliste les marques sur le visage et les doigts de la femme « attestant » que celle-ci est une *sniper*.



106. Elizaveta Maetnaia, « Volchitsy v belykh kolgotkah (Les louves en collant blanc) », *art. cit.*

107. Anna Politkovskaia, « la Shamanov (Moi, Chamanov) », *Novaia Gazeta*, 19 juin 2000, <http://novayagazeta.ru/data/2000/42/01.html>.

108. « Les habitants de Grozny ne peuvent entrer librement dans la ville. À la sortie de la ville a été arrêtée une femme *sniper* », sujet télévisé du 14 février 2000, <http://www.1tv.ru/news/other/136934>.

Cette utilisation de n'importe quelle caractéristique, *a priori* insignifiante comme la callosité sur les doigts, pour accuser une femme d'être une tireuse d'élite n'est pas un cas isolé. Dans un autre article sur une jeune femme arrêtée à la sortie de Grozny, il est précisé que « le port d'une seule boucle d'oreille chez les femmes est considéré par les enquêteurs comme le signe indirect qu'elle est une *sniper*¹⁰⁹. Le deuxième signe : c'est le bleu sur l'épaule dû à la crosse du fusil¹¹⁰ ».

Cette suspicion entretenue par le haut commandement militaire et les autorités a marqué la pratique des troupes russes aux postes de contrôle, dans les camps de filtration, lors des « nettoyages » de villes ou de villages. Les femmes peuvent être accusées d'avoir « des yeux de *sniper*¹¹¹ », ou être forcées de monter et démonter un fusil¹¹². Un jeune soldat rencontré par l'Organisation des mères de soldat de Saint-Petersbourg (OMSSP) a aussi avoué qu'il avait tué une femme enceinte car « il lui semblait que c'était une *sniper*, et qu'il ne pouvait pas la laisser vivante si dans une heure elle prend un fusil et se met à tirer¹¹³ ».

Il reste cependant difficile de savoir si les accusations portées contre ces femmes sont des accusations rituelles, destinées en quelque sorte aux soldats pour justifier les uns devant les autres les violences qu'ils commettent, ou s'ils sont réellement persuadés d'être face à une combattante et agissent en conséquence. De même, il est difficile d'établir si la crainte des tireuses embusquées a entraîné des meurtres ou des exécutions sommaires, ou si ce n'est que comme justification *a posteriori* que la référence aux femmes *snipers* est utilisée.

À propos des atrocités allemandes et de la légende des francs-tireurs, Alan Kramer note que, dans certains cas, « il ne s'agit que d'un alibi cynique destiné à couvrir des exécutions de masse ». Dans la mesure où une véritable paranoïa se développe, il considère « comme établi le fait que, à elle seule, la peur des francs-tireurs conduisit parfois à des actes d'"atrocités"¹¹⁴ ». On peut par ailleurs supposer, comme le notent Horne et Kramer, que « la promptitude des soldats allemands à voir leurs adversaires comme francs-tireurs déshumanisés a abaissé leur inhibition à commettre des actes inhumains », mais que cependant « le silence des sources sur les motivations des soldats allemands rend cela difficile à vérifier¹¹⁵ ».

Il est ainsi difficile d'établir un lien entre les représentations et les violences commises. Certes, comme le souligne Jacques Sémelin, « le massacre, avant d'être cet acte physique, atroce, procède d'abord d'un processus mental, d'une manière imaginaire de "voir" un autre à détruire¹¹⁶ ». Mais les représentations ne permettent pas d'expliquer seules le passage à l'acte, et il faudrait convoquer d'autres explications à la fois psychologiques et sociologiques : désocialisation brutale et resocialisation dans un groupe violent, incitations venant de l'Etat ou des médias, sentiment d'impunité qui explique que « ce que l'on fait est vertigineusement sans conséquences mais aussi sans poids, sans existence¹¹⁷ ».

109. Le parallèle avec les Amazones qui se coupent un sein pour pouvoir tirer est ici frappant. À noter d'ailleurs que selon certaines légendes, les femmes tchéchènes seraient les descendantes de ces Amazones (cf. le film de Mylène Sauloy, *Le loup et l'Amazone*, 2000, documentaire 52 min, La 5^e). Resterait à prouver dans quelle mesure ces légendes sont connues et ont pu influencer tant la fiction que les représentations dominantes dans la société russe.

110. Zinaïda Lobanova, « Snaïpersha Anna. Moloduïu moskvichku obuchali ubivat' rossiiskikh soldat v lagere Khattaba (La *sniper* Anna. La jeune Moscovite a appris à tuer des soldats russes dans les camps de Khattab) », *Komsomolskaïa Pravda*, 9 août 2001, <http://www.kp.ru/daily/22608/9606/>.

111. Anne Nivat, *Chienne de guerre*, op. cit., p. 242.

112. Human Rights Watch, « Serious violations of Women's Human Rights in Chechnya », *Report to CEDAW*, janvier 2002, www.hrw.org/backgrounder/eca/chechnya_women.htm.

113. Interview du soldat « Nikolai N », in *Les violations des droits de l'homme au cours du conflit tchéchène entre l'automne 1999 et le mois de février 2000*, rapport en russe, anglais, français présenté par l'Organisation des mères de soldats de Saint-Petersbourg à la session d'avril 2000 de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe (s.l., s.d., archives personnelles).

114. Alan Kramer, « Les "atrocités allemandes" : mythologie populaire, propagande et manipulations dans l'armée allemande », in J.-J. Becker et al. (dirs.), *Guerre et cultures*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 151, 155.

115. John Horne, Alan Kramer, 1914. *Les Atrocités allemandes*, op. cit., p. 225-226.

116. Jacques Sémelin, *Analyser le massacre. Réflexions comparatives*, Questions de Recherche n°7, septembre 2002, p. 12.

117. Véronique Nahoum-Grappe, « L'épuration ethnique comme programme », *Esprit*, n°204, 1994, p. 135.

Ce sentiment d'impunité s'explique d'ailleurs aussi par la manière dont la légende est utilisée pour justifier des actes violents. En effet, l'affaire Boudanov a montré que cette référence aux femmes *snipers* était utilisée publiquement pour justifier les violences commises contre les femmes à la fois devant un tribunal, mais aussi plus généralement auprès de l'opinion publique¹¹⁸. Cette stratégie, qui a permis de transformer un viol et un assassinat en un interrogatoire de combattante qui aurait simplement mal tourné, n'aurait sans doute pas été possible sans ce processus de stigmatisation systématique des femmes en Tchétchénie initié depuis des années.

III. CRIME (CONTRE LES HOMMES) ET CHÂTIMENT (DES FEMMES *SNIPERS*)

Le 31 mars 2001, le site d'informations en ligne RBK publie une dépêche intitulée : « Événement. Une femme *sniper* a conseillé aux fédéraux de "protéger leurs parties" ». Il y est annoncé que « les forces fédérales ont capturé aujourd'hui à Grozny une femme *sniper* de nationalité tadjike. Comme l'a déclaré la *kommandantour* de Grozny au correspondant de RBK, elle a été repérée lorsque, après avoir pris sa position de tir dans un des immeubles à moitié détruits de la ville, elle s'est mise sur notre fréquence radio pour conseiller aux soldats de "protéger leurs organes génitaux". Sur la route de la base militaire de Khankala, la *sniper* a été fusillée lors d'une tentative de fuite¹¹⁹ ».

Cette dépêche qui reprend en quelques lignes de façon quasi idéal-typique la structure de la légende nous permet d'aborder la dimension sexuelle de celle-ci. En effet, comme nous l'avons dit en introduction, la légende est un récit construit selon une structure-type : menace/découverte/châtiment. Or, dans les histoires rapportées par les soldats, mais aussi dans des fictions comme *Tchistiliche*, c'est au bas-ventre que les soldats risquent d'être blessés, et ils se vengent en faisant subir des sévices sexuels aux tireuses d'élite qu'ils capturent.

Dans « Les louves en collants blancs », article sous-titré « Les femmes *snipers* tirent entre les jambes », la journaliste rapporte une histoire qu'elle estime douteuse, celle de « la *sniper* balte, jetée d'un hélicoptère avec une grenade dans le vagin par des parachutistes blessés. La biathlète mercenaire s'appelait Milita Trankautene et s'était rendue célèbre par le cynisme avec lequel elle castrait, d'un tir précis, les jeunes officiers russes¹²⁰ ». Alexandre Krylov, qui a combattu comme volontaire en Transnistrie où il met en scène une nouvelle, *Soutchka*, reconnaît avoir entendu cette histoire « de la salope *sniper*, jetée du toit d'un immeuble, une grenade fourrée entre les jambes » racontée par des vétérans de presque tous les conflits de l'ex-URSS, les différentes versions « portant surtout sur le nom des pays et des villes où cela s'était passé, ainsi que sur le nombre d'étages de l'immeuble¹²¹ ».

Plus que dans le contexte des combats, on cherchera une explication de cet aspect de la légende au niveau symbolique. Comme le rappellent Véronique Campion-Vincent et Jean-Bruno Renard, « les légendes, au sens où l'entendent les sciences humaines, sont toujours constituées de deux dimensions : une dimension réelle, ou du moins réaliste, qui fait référence à des lieux, à des moments et à des personnages identifiés ou pouvant l'être et une dimension symbolique qui relève du folklore narratif, de l'imaginaire collectif¹²² ». Selon eux, rumeurs et légendes ont une « capacité à réveiller des motifs symboliques enfouis dans l'imaginaire collectif, dans le folklore ancien des contes et des mythes »

118. Sur l'affaire Boudanov, voir Amandine Regamey, « L'opinion publique russe et l'affaire Boudanov », *The Journal of Power Institutions In Post-Soviet Societies*, n°8, 2008, <http://www.pipss.org/document1493.html>.

119. « Proisshestvie. Zhenshchina-snaïper sovetovala federalam "berech' organy" », dépêche RBK du 31 mars 2001, <http://top.rbc.ru/incidents/31/03/2001/42987.html>.

120. Elizaveta Maetnaia, « Volchitsy v belykh kolgotkah (Les louves en collant blanc) », *art. cit.*

121. Si l'on en croit son site Internet (<http://alexanderterski.narod.ru/biography.htm>), le Cosaque A. Krylov, auteur des « Chansons de la résistance russe », est également un journaliste qui a travaillé dans l'émission « 600 secondes » avec A. Nevzorov, l'auteur de *Chistilishche*. La fiction *Suchka* évoque également l'exécution d'une femme *sniper*, reprenant la question de l'identification (par les marques sur les doigts que l'on a évoquée dans la partie II).

122. Véronique Campion-Vincent, Jean-Bruno Renard, *De Source sûre. Nouvelles rumeurs d'aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 19.

et « la puissance symbolique de ces motifs immémoriaux est telle que nous les utilisons souvent de manière inconsciente pour exprimer des problèmes contemporains¹²³ ».

Tout en recherchant les significations symboliques de ces légendes, on gardera en mémoire les risques que cette analyse se transforme en « interprétation trop souvent faite du point de vue de Sirius [...], en psychanalyse collective hasardeuse reposant sur des interprétations fonctionnalistes simplistes [et des] surinterprétations réductrices¹²⁴ », comme l'écrit Julien Bonhomme à propos de l'approche folkloriste des légendes urbaines. Sa critique rejoint celle de Philippe Aldrin, qui regrette que l'analyse y porte uniquement « sur la relation entre ces récits (pris comme récits de croyance ou de mystification) et les angoisses collectives, sans qu'il soit porté attention aux modalités sociales concrètes par lesquelles les acteurs sociaux échangent ces récits¹²⁵ ». Pour lui, il faut toujours garder en tête les deux dimensions de la rumeur, « la *mise en récit* d'une information (d'un événement) et le *processus d'échange* de ce récit¹²⁶ », comme pour Julien Bonhomme pour qui la rumeur « doit toujours être envisagée à la fois comme un énoncé et comme une action¹²⁷ », qui exige de s'intéresser aux « situations concrètes d'interaction et d'énonciation¹²⁸ ». Si les difficultés d'accès au terrain russe rendent ces indications méthodologiques difficiles à transformer en programme d'étude, on tentera néanmoins à la fin de cette partie, de dresser des hypothèses sur ce qui se joue, dans l'armée, lorsque cette légende des femmes *snipers* est échangée.

Nous partirons de l'idée que cette légende sert à ceux qui la racontent, au sein de l'armée, pour exprimer métaphoriquement leurs relations avec les femmes et construire leur identité masculine. On verra donc d'abord la manière dont se construit l'image de la femme *sniper* en Tchétchénie, et surtout comment s'incarne le danger qu'elle représente pour l'homme, avant de voir comment la légende donne des indications sur ce que signifie « se comporter en homme » en temps de guerre.

III.1. La guerre se joue entre les jambes

De la *sniper* Lolita, arrêtée à Grozny en janvier 2000 (cf. partie II), il a été dit que « quand elle tirait sur nos hommes, elle essayait de les toucher obligatoirement à un endroit intime sous la ceinture ». Le journaliste qui rapporte cette histoire émet quelques doutes, mais reconnaît que « les hommes témoignent que les “louves”¹²⁹ de Bassaev tirent souvent justement à cet endroit-là. Les mercenaires capturées affirment que ce sont les “barbus” mis à côté de chaque *sniper* qui les obligent à agir ainsi¹³⁰ ».

D'autres journalistes ne doutent pas que cette pratique est un choix des femmes elles-mêmes. Dans les « Louves en collant blanc¹³¹ », la journaliste rapporte comme si elle les avait entendues les paroles d'une tireuse embusquée qui communique par radio avec ses futures victimes : « Je vais te tuer lentement, parce que j'aime. D'abord je tirerai dans la jambe, je te garantis que je viserai le genou. Ensuite le bras. Ensuite les couilles ». Une tactique réelle des *snipers* serait de tirer uniquement pour

123. *Ibid.*, p. 334 et p. 336. Les légendes modernes apparaissent souvent à l'analyse comme des actualisations, des modernisations de motifs légendaires traditionnels. Ainsi, le thème de la méprise tragique (parents tuant leur fils car ils ignorent le lien les unissant) – qui représente le motif AT 939 A dans la classification Aarne & Thompson (thème du fils assassiné) – se retrouve dans le film *Blokpost*, où la jeune *sniper* tue par erreur celui qu'elle aime, mais aussi dans la « Ballade des collants blancs » de Vsevolod Emelin, où la femme *sniper* tue son fils.

124. Julien Bonhomme, *Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine*, op. cit., p. 34.

125. Philippe Aldrin, « Penser la rumeur. Une question discutée des sciences sociales », *Genèses*, n°50, 2003, p. 131.

126. *Idem.*

127. Julien Bonhomme, *Les voleurs de sexe, anthropologie d'une rumeur africaine*, op. cit., p. 30.

128. *Ibid.*, p. 34.

129. Le terme de louves, que l'on retrouve dans le titre de certains articles, fait référence à l'animal emblème des Tchétchènes, le loup, mais évoque aussi bien sûr l'idée de cruauté et d'une « chasse à l'homme ». À noter aussi que le terme « louve » désigne depuis la Rome antique les prostituées, cf. l'étymologie du terme « lupanar ».

130. Sergeï Turchenko, « Volchitsy Basaeva (Les louves de Bassaev) », art. cit.

131. Elizaveta Maetnaia, « Volchitsy v belykh kolgotkah (Les louves en collant blanc) », art. cit.

blessier les soldats afin d'obliger leurs camarades à venir les chercher, et blessier ceux-ci à leur tour¹³² : les tireuses d'élite adopteraient donc cette technique en y apportant un douloureux raffinement.

La fiction fait également la part belle à la cruauté de ces femmes, comme *Tchistiliche* de Nevzorov où on les voit s'amuser à mutiler les soldats, ou dans *Fatima* de Cherbakov où une des tireuses d'élite « tire de la "chasse" non seulement une dose d'adrénaline mais aussi un immense plaisir, semblable à un orgasme. Elle jouait avec ses victimes, les torturait littéralement. L'une après l'autre, les balles frappaient les membres des soldats, et quand ceux-ci ne pouvaient plus ni bouger ni ramper, elle mettait fin, d'une cinquième balle, à leur vie¹³³ ».

Le vocabulaire utilisé ici puise dans le vocabulaire de la Seconde Guerre mondiale : l'expression « partir en chasse » se retrouve dans tous les récits des femmes *snipers* soviétiques elles-mêmes¹³⁴. Plus généralement, les pratiques des « Collants blancs » renvoient, comme dans un miroir distordu, aux exploits des *snipers* soviétiques. En effet, lors de la Grande Guerre patriotique, le nombre d'ennemis que les *snipers* avaient abattus était précisément connu et mis en avant par la propagande militaire (parmi les femmes, Loudmila Pavlitchenko avait 309 fascistes tués à son actif) et les plus méritants décorés d'une arme à leur nom¹³⁵. Ce qui était pour les *snipers* soviétiques un titre de gloire¹³⁶ devient, chez les combattantes baltes, un signe de leur extrême cruauté, puisqu'on les imagine tracer avec délectation sur la crosse de leur fusil un trait à chaque soldat ou officier tué¹³⁷. C'est dans les mémoires d'un Cosaque ayant combattu en Transnistrie que l'on trouve sans doute le meilleur exemple de cette association entre cruauté et féminité : « Le 24 juin, à Bendery, on avait arrêté une mercenaire, une *sniper* de Lituanie, sur le compte de laquelle il y avait 33 victimes. Les marques sur la crosse, elle les faisait... avec une lime à ongle¹³⁸ ».

Ainsi, les pratiques imaginaires de la femme *sniper* ennemie renvoient en réalité à des pratiques réelles des *snipers* soviétiques¹³⁹. On fera donc l'hypothèse que la figure des « Collants blancs » et plus généralement celle des femmes *snipers* en Tchétchénie est venue se greffer sur l'image de la femme *sniper* soviétique, par un phénomène qui relève à la fois de l'inversion et de l'assimilation. De nombreux témoignages montrent par exemple à quel point ces tireuses d'élite ont provoqué un malaise parmi les soldats soviétiques et dans la société à leur retour : on les accuse de ne pas être à leur place et le

132. Il s'agit d'une tactique évoquée par exemple par un vétéran de la guerre de 1995 : « Les tireurs tchetch ont encore ce truc : ils ne tuent pas la personne, mais la blessent ; ils tirent aux jambes, pour qu'il ne puisse plus s'en aller en rampant, et ils attendent. Les blessés crient, et ceux qui viennent les aider se font tirer comme des lapins », in Vyacheslav Mironov, « la byl na etoi voine (J'ai fait cette guerre) », *art. cit.*

133. Anatoly Shcherbakov, *Fatima*, s.d. disponible en ligne sur http://artofwar.ru/s/sherbakow_s_a/fatimadoc.shtml.

134. Voir les témoignages sur <http://www.sharpsooter.by.ru/memory.htm>.

135. Cf. « Boevoï shchet luchshikh sovetskikh снайперов периода Великой Отечественной Войны (Palmarès des meilleurs *snipers* soviétiques de la période de la Grande Guerre patriotique) », in Riazanov, *Istoria sniperskogo isskustva*, Vitiaz/Bratishka 2003, disponible sur http://bratishka.ru/zal/sniper/2_7.php et « Stalingrad, voïna снайперов (Stalingrad, guerre de *snipers*) » sur http://bratishka.ru/zal/sniper/2_3.php. Voir aussi sur You Tube les clips « 19 WW2 female sniper aces » (http://www.youtube.com/watch?v=yRk_c1F1E0c) ou « Lyudmila Pavlichenko - Soviet ww2 sniper hero » (<http://www.youtube.com/watch?v=MJHpWPBtEwQ&feature=related>).

136. Une pratique à la fois connue et contestée à l'extérieur de l'URSS. Joanna Bourke rapporte ainsi que lors de la Seconde Guerre mondiale, l'exemple soviétique était mis en avant pour illustrer la nécessité d'apprendre aux femmes à tirer. Le *Director of Staff Duties*, R. A. Hull, opposé à ce que les femmes s'entraînent au tir, aurait alors déclaré dans une discussion à l'époque : « The fact that 'Little Olga' is trained to kill and prides herself on the number of notches cut on her revolver butt is no reason why we, too, should cry "Annie, get your gun". (Joanna Bourke, *An Intimate History of Killing: Face-to-Face in Twentieth Century Warfare*, New York, Basic Books, 1999, p. 321).

137. « Une autre fois, lors d'un combat, on a fait prisonnière une femme qui avait un fusil à lunette de production russe, sur la crosse de laquelle il y avait une dizaine de marques. La *sniper*, estonienne selon son passeport, a reconnu que c'est ainsi qu'elle tenait le compte des soldats tués » (Vladimir Ianchenkov, « Dikie gusyni v belykh kolgotkakh (Les oies sauvages en collant blanc) », *Trud*, 1^{er} avril 2004, http://www.trud.ru/article/01-04-2000/4238_dikie_gusyni_v_belyx_kolgotkax.html).

138. Evgeni Medvedev, *Krovavoe leto v Benderakh*, http://artofwar.ru/k/kazakow_a_m/text_0190.shtml.

139. John Horne et Alan Kramer ont d'ailleurs montré dans *Les Atrocités allemandes* comment une légende peut aboutir à attribuer à l'ennemi une pratique qui a réellement existé dans sa propre société : alors que la rumeur de mains coupées par les Allemands en Belgique lors de la Première Guerre mondiale n'a jamais été vérifiée, « elle renvoie à une pratique bel et bien réelle, mise en œuvre avant-guerre par des officiers de la Compagnie du Congo belge à l'encontre de Noirs. Cf. Christophe Prochasson, « Sur les atrocités allemandes : la guerre comme représentation », *art. cit.*, p. 890.

fait qu'une femme donne la mort est perçu comme contraire à l'ordre naturel des choses¹⁴⁰. Cette idée qu'il s'agit d'un phénomène contre nature se focalise avec facilité sur l'ennemie¹⁴¹, et en particulier sur la mercenaire qui n'a pas l'excuse de défendre son peuple. Comme le dit l'héroïne d'une fiction sur les « Collants Blancs » : « Elle vient d'ailleurs, elle tue pour se distraire [...]. Ce n'est pas une femme, c'est une sorcière¹⁴² ».

Cet effet de miroir entre deux époques incite donc à se pencher sur l'image des femmes *snipers* dans la Seconde Guerre mondiale, et en particulier sur leur image dans la culture populaire. Ce passage par l'histoire permet en effet d'éclairer les connotations sexuelles liées à la légende des femmes *snipers* en Tchétchénie.

Celles-ci sont parfois traitées de prostituées, comme « Lolita » qui « était officiellement aide-soignante, mais qui faisait tout ce qu'on lui disait, la lessive, la cuisine, et qui parfois, comme au bon vieux temps, rendait un petit service aux combattants barbus de la liberté¹⁴³ ». Pour le lieutenant Sergueï Tioutiounik, cela ne fait pas de doute : « Dans les détachements des bandits, les femmes *snipers* gagnaient plus par la prostitution que par la précision de leurs tirs. C'est dans l'ordre des choses¹⁴⁴ ».

Les femmes *snipers* soviétiques ont elles aussi été traitées par la population de femmes aux mœurs légères, qui n'étaient au front que pour assouvir les besoins des soldats. Très loin des honneurs officiels, les femmes soldats qui racontent leur retour chez elles sont souvent amères, à l'instar de Klavdia S., tireuse d'élite : « Comment la patrie nous a-t-elle accueillie ? Je ne peux pas en parler sans verser des larmes... Quarante ans ont passé, mais mes joues brûlent encore. Les hommes se taisaient, et les femmes... elles nous criaient : "Nous savons bien ce que vous faisiez là-bas ! Vous couchiez avec nos maris. Putains à soldats ! Salopes en uniformes !" Elles avaient mille manières de nous injurier¹⁴⁵ ».

Ces représentations des femmes ont entraîné à l'époque un certain nombre de *tchastouchki*, (petits quatrains rimés et chantés) à double sens, tels ceux que le folkloriste A. D. Volkov a recueillis dans les hôpitaux où il était soigné : « Ah Semionovna / On ne parle que d'toi / Deux coups tirés / Un général touché » ou encore : « Pourquoi les filles / S'en tirent au front / C'est que leur fusil / A deux canons¹⁴⁶ ». Le jeu de mot, dans les deux *tchastouchki*, repose sur le terme *dvoustvolka*, qui désigne à l'origine un fusil à deux canons mais signifie également, en argot, une femme ayant des relations sexuelles avec deux hommes en même temps, une prostituée ou tout simplement une femme (*stvol*, le canon, désigne aussi l'anus en argot)¹⁴⁷. Le terme *dvoustvolka* peut sans doute être rapproché de celui de « mitraillette » utilisé en France pour désigner les prostituées des bordels militaires¹⁴⁸. Notons aussi que si le fusil (*avtomat*) est du genre masculin en russe, c'est bien à une femme qu'il est comparé dans

140. Voir par exemple les témoignages de femmes recueillis par Svetlana Alexievitch, *La Guerre n'a pas un visage de femme*, Paris, J'ai Lu, 2005.

141. On peut mentionner également à ce sujet la rumeur répandue dans l'armée nazie selon laquelle l'armée soviétique employait comme *sniper* des hermaphrodites. Mentionnée par Jonathan Littell dans le roman *Les Bienveillantes* (Paris, Gallimard, 2006), l'histoire est également rapportée dans les souvenirs d'une femme *sniper* soviétique qui raconte qu'un officier allemand capturé ne cachait pas son étonnement : « Vous êtes toutes très jolies. Or, notre propagande affirme que l'armée soviétique enrôle non pas des femmes, mais des hermaphrodites » (Svetlana Alexievitch, *La Guerre n'a pas un visage de femme*, op. cit., p. 43).

142. Dmitri Linchevski, *Solnechnyï Udar (Coup de soleil)*, http://artofwar.ru/linchewskij_d_i/text_0070.shtml.

143. Elizaveta Maetnaia, « Volchitsy v belykh kolgotkah (Les louves en collant blanc) », art. cit.

144. Sergeï Tiutiounik, *12 pul' iz chechenskoï oboïmy* (12 balles dans un chargeur tchéchène), op. cit., p. 125.

145. Svetlana Alexievitch, *La Guerre n'a pas un visage de femme*, op. cit., p. 320.

146. En russe : « O Semenovne / Vezde molva idet / Svoï "dvustvolkoïu" / Generalov b'et » et « Pochemu na fronte devochki / V shtabakh vseгда vezet / Iz nikh kazhdaia imeet / Svoi dvukhstvolnyï minomet » in A. D. Vokov *Zavetnye chastushki iz sobraniia A. D. Volkova (Tchastouchki secrètes de la collection de A. D. Volkov)*, Moscou, Ladomir, 1999, tome 1 *Eroticheskie Chastushki (Tchastouchki érotiques)*.

147. Voir par exemple le dictionnaire en ligne http://mirslovarei.com/content_jar/Dvustvolka-1367.html ou celui expressément consacré à l'argot russe : <http://www.russki-mat.net/page.php?l=RuFr&a=%D0%94>.

148. Jean-Yves Le Naour, « "Mon flingot c'est cupidon", la sexualité du soldat », in *Amours, guerres et sexualité 1914-1945*, sous la direction de François Rouquet, Fabrice Virgili, Danièle Voldman, Paris, Gallimard/BDIC/Musée de l'armée, 2008, p. 74.

le folklore de l'armée : une parodie du règlement des forces armées affirme ainsi « qu'il faut être aussi attentionné avec son fusil qu'avec sa petite amie, qu'il faut lubrifier une fois par semaine¹⁴⁹ ».

Une femme *sniper* serait donc en définitive l'incarnation de ces femmes qui font la guerre « avec leur sexe », car c'est ainsi qu'elles gagnent la reconnaissance des hauts gradés et une certaine protection, contrairement aux hommes. « Maria pour son con / Une décoration / Ivan s'est battu / Mais il l'a dans le cul¹⁵⁰ » résume ainsi une *tchastouchka* de la Seconde Guerre mondiale. Une autre exprime de manière encore plus littérale cette idée que les femmes font la guerre avec leur sexe : « donne-moi une mine, grenadier / Je m'la glisse entre les jambes / Si la guerre est déclarée / L'ennemi sautera sur cette bombe¹⁵¹ ».

III.2. Interpréter la menace

L'image du vagin explosif de la *tchastouchka* précédente renvoie au mythe du «vagin denté», un motif récurrent dans les mythologies du monde entier. Le vagin qui emprisonne l'homme, sectionne le pénis, l'avale, est aussi le symbole de l'anéantissement, du néant, comme le suggère cette devinette russe : « – Si cela était, alors il n'y aurait rien. Qu'est-ce que c'est ? – Réponse : un con avec des dents ».

Peut-on considérer de la même façon ce fusil tenu par la femme, qui avait clairement des connotations sexuelles dans les années 1940, comme la représentation d'un « vagin denté » dont émane le danger ? On aurait là, comme le notait Bloch pour la légende des francs-tireurs, une résurgence de « ces thèmes que l'imagination humaine, au fond très pauvre, ressasse sans cesse depuis l'aurore des âges¹⁵² ». On serait d'autant plus tenté de le faire que « la guerre avec ses peines et ses dangers [peut] venir ressusciter au fond de nous quelque une des plus archaïques croyances de l'humanité¹⁵³ ». Les soldats russes vivent dans un univers en partie magique, où les superstitions jouent un très grand rôle (ne pas se serrer la main avant une opération, ne pas prononcer le mot « mort », etc.), et comme le dit Sergeï Tioutiounik, lieutenant qui a servi en Afghanistan et en Tchétchénie, « il y a, dans la vie spirituelle du soldat, quelque chose de païen¹⁵⁴ ». L'anthropologue K. Bannikov affirme d'ailleurs que les systèmes de signes symboliques de l'armée « présentent des analogies structurelles et fonctionnelles avec les sociétés traditionnelles et archaïques¹⁵⁵ ».

Un passage par la psychanalyse et le concept de castration apporterait sans doute également un éclairage utile. Marie Bonaparte y a d'ailleurs recours dans son analyse des mythes de guerre, puisque pour elle, dans l'histoire du prisonnier qui contourne la censure postale pour annoncer à sa femme qu'il a eu la langue coupée « revit le souvenir archaïque de la castration de guerre, transférée à la langue¹⁵⁶ ». Pour le psychanalyste américain Wolfgang Lederer, la peur de la castration « est bien une réalité, et dans le folklore et dans le cabinet du médecin ; le concept de castration est une métaphore très utile », car « on s'aperçoit que le mythe du vagin aspirant et dévorant est aussi vivace dans la légende que dans l'esprit de nos consultants¹⁵⁷ ». Sans chercher à développer plus loin cette interprétation psychanalytique, on verra

149. Cité par K. L. Bannikov, *Antropologia ekstremalnykh grupp. Dominantnye otnosheniia voennosluzhashikh strochnoi sluzhby Rossijskoj Armii*, Moskva, RAN, 2002, chapitre « liubit' oruzhie » disponible sur <http://lit.lib.ru/d/dedovshchina/bannikov-01-antropolog.html>.

150. En russe : « Manke za pizdu – Krasnuiu zvezdu, a Ivanu za ataku – khuï v sraku », cité par Sergeï Tiutiounik, *12 pul' iz chechenskoï oboïmy* (12 balles dans un chargeur tchéchène), *op. cit.*, p. 78.

151. En russe : « Minomechik daï mne minu / Ia ee v pizdu zadvinu / A kogda voïna nachnetsia / Vrag na mine podorvetsia » in Iosif Raskin, *Entsiklopedia khuliganstvuiushchego ortodoksa* (Encyclopédie d'un vandale orthodoxe), Moscou, Stook, 1999, en ligne sur <http://eho.haim.ru/>

152. Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, *op. cit.*, p. 40.

153. Marie Bonaparte, *Mythes de guerre*, *op. cit.*, p. 12.

154. Sergeï Tiutiounik, *12 pul' iz chechenskoï oboïmy* (12 balles dans un chargeur tchéchène), *op. cit.*, p. 20.

155. Konstantin Bannikov, *op. cit.*, chapitre « arkhetipy i sotsialnost' : k probleme semiotiki nasilia »

156. Marie Bonaparte, *Mythes de guerre*, *op. cit.*, p. 106-107.

157. Wolfgang Lederer, *Gynophobia ou la peur des femmes*, trad. Monique Manin, Paris, Payot, 1970, p. 200.

simplement le motif des femmes qui tirent dans le bas-ventre comme l'expression symbolique de la peur « de ne plus être un homme », une crainte dont on peut déceler différentes origines.

Une origine physiologique tout d'abord : la peur de revenir du conflit blessé mais surtout impuissant, dans la mesure où, dans tous les conflits, « pannes d'érection, éjaculations précoces sont aussi le lot des soldats traumatisés par la guerre¹⁵⁸ ». S'y ajouterait la peur de l'adultère, la peur que les femmes laissées pour de longues périodes ne les trompent. Les femmes *snipers* incarnent d'ailleurs aussi ce motif de la trahison féminine dans la mesure où dans certaines des histoires ou des témoignages, elles sont russes. Plusieurs articles mentionnent en effet des tireuses d'élite russes, qu'il s'agisse d'une jeune Moscovite¹⁵⁹, d'une « fille de Leningrad, une biathlète, qui tirait sur nos soldats pour de l'argent¹⁶⁰ » ou d'une « entraîneuse de tir au DOSAAF de Rostov¹⁶¹ » (qui est d'ailleurs tuée par son ancien élève). Ces histoires de femmes russes qui se battent « contre les leurs¹⁶² » expriment aussi sans doute le sentiment plus général de ne pas être appuyé par la société russe, le sentiment de n'être ni compris, ni soutenu.

Il faut également rappeler que les hommes qui servent en Tchétchénie peuvent faire face à des problèmes matériels et financiers, qui grèvent leur capacité à jouer le rôle d'homme comme chef de famille. Certes, les soldes des militaires ou des soldats sont complétées par des *boïevye* (paiement de jours passés au combat), mais ces primes ne sont pas toujours payées régulièrement, et la prise en charge des hommes qui reviennent blessés ou invalides de guerre laisse grandement à désirer. Particulièrement importantes au début des années 1990, avec l'effondrement qui a touché l'armée russe¹⁶³, ces difficultés n'ont pas été surmontées depuis, les militaires de carrière se heurtant toujours à des questions de logement par exemple. Ces problèmes sont reflétés dans des séries patriotiques comme *Grozovye vorota* (Les portes du danger, Malioukov, 2006), où un officier est abandonné par sa femme, qui avorte même pour ne pas lui donner d'enfants car il n'est toujours pas monté en grade. De ce point de vue, les légendes peuvent d'ailleurs apporter une compensation symbolique à ce sentiment d'être « diminué », en particulier les histoires de tireuses embusquées tombant amoureuse des officiers qu'elles sont censées tuer, voyant en eux « l'incarnation de la valeur et de la bravoure¹⁶⁴ ».

III.3. Significations du châtement

Le châtement qui est réservé à ces ennemies prend, dans les récits, diverses formes. Selon le journaliste V. Voronov, tous les militaires rencontrés en Tchétchénie, mais aussi en Abkhazie et en

158. Jean-Yves Le Naour, « “Mon flingot c'est cupidon”, la sexualité du soldat », *art. cit.*, p. 74.

159. Lors de la seconde guerre, des articles ont été consacrés à Ana Klinkevich, une jeune Moscovite arrêtée à la sortie de Grozny à l'hiver 2000 et finalement relâchée faute de preuves. Voir Zinaïda Lobanova, « Snaïpersha Anna. Moloduïu moskvichku obuchali ubivat' rossiiskikh soldat v lagere Hattaba (La *sniper* Anna. La jeune Moscovite a appris à tuer des soldats russes dans les camps de Khattab) », *Komsomolskaïa Pravda*, 9 août 2001, <http://www.kp.ru/daily/22608/9606/>.

160. Interview de Sergueï Shvabrin, lieutenant du FSB à la retraite, par Olga Dobromyslova, « Missia nevyopolnima (Mission impossible) », *Rossiïskaïa Gazeta*, 16 décembre 2005, <http://www.rg.ru/2005/12/16/chechnya.html>.

161. Le Dosaaf était une organisation soviétique « de soutien à l'armée » qui formait les citoyens à différentes compétences militaires. Voir Oleg Petrovski, « Vaïnakhskie printsessy. V gorakh voevalo neskolko soten' snajperskh (Les princesses vaïnakh. Quelques centaines de femmes *sniper* ont combattu dans les montagnes) », *utro.ru*, 14 janvier 2000, <http://www.utro.ru/articles/politics/2000/01/14/200001140320221911.shtml>.

162. Voir aussi le film *La roulette caucasienne* (*Kavkazskaïa ruletka*, Fedor Popov, 2002). Ce film, qui a eu peu de succès, raconte l'histoire d'une jeune fille russe qui a pris fait et cause pour le camp de son mari tchéchène et combat comme 66; elle décide finalement de fuir avec son enfant, et finit par faire alliance avec une femme russe âgée venue en Tchétchénie chercher son fils.

163. Sur la situation de l'armée et les difficultés économiques, voir par exemple Elisabeth Sieca-Kozłowski, « Les liens indéfectibles entre la société et l'armée en Russie post-soviétique », in Anne Le Huérou, Elisabeth Sieca-Kozłowski (dirs.), *Culture militaire et patriotisme dans la Russie d'aujourd'hui*, *op. cit.*, ou Françoise Daucé, *L'État, l'armée et le citoyen en Russie post-soviétique*, Paris, L'Harmattan, 2001.

164. C'est le sens de l'histoire racontée par S. Tiutiunik dans laquelle la femme méprisée par l'officier se venge en mutilant les soldats dont il est responsable. Sergueï Tiutiunik, *12 pul' iz chechenskoï oboïmy* (12 balles dans un chargeur tchéchène), *op. cit.*, p. 118.

Transnistrie, « affirment que ces filles n'arrivent jamais à destination pour être interrogées ; les hommes les jettent des hélicoptères, des toits, les font exploser à la grenade, les écartèlent avec des voitures blindées. Non sans avoir pris leur plaisir au préalable¹⁶⁵ ». Dans les récits rapportés par les journalistes comme dans ceux que font les vétérans eux-mêmes, l'exécution des femmes *snipers* est racontée ainsi avec un luxe de détail ; jamais la femme n'est épargnée. Comment comprendre la récurrence de ce motif dans la légende ?

Il faut noter tout d'abord que tous les récits d'exécution, quelles que soient les modalités de la mise à mort, aboutissent à l'anéantissement, à la disparition totale de la femme capturée. Selon Voronov, quand des vétérans de Transnistrie ou d'Abkhazie racontent ces histoires, ils le font avec un luxe de détail : « On a fait prisonnières certaines de ces filles. Nos gars leur en ont fait voir. Aucune ne s'en est sortie : d'abord, on a fait avec elles tout ce qu'un homme peut faire à une femme, et ensuite on les a réduites en charpie¹⁶⁶ ». Dans les témoignages du soldat Andreï recueillis par l'OMSSP, ce motif de la disparition totale se retrouve également. Relatant sa guerre à l'automne 1999 et l'arrestation d'une femme *sniper*, il raconte : « Les soldats l'ont emmenée au cinquième étage, se sont un peu amusés avec elle, ensuite ils lui ont attaché une grenade, l'ont dégoupillée et ils ont balancé la fille par la fenêtre. Elle avait demandé qu'on la laisse partir, et bien ils l'ont laissé partir... aux quatre vents, elle n'est même pas arrivée jusqu'à terre ». Il raconte également que « dans la vallée de l'Argoun, on a attrapé une *sniper*, ensuite on lui a fourré une grenade dans le vagin, on l'a dégoupillée et on s'est enfui en courant. Elle a été déchiquetée ». Il dit « avoir vu également comment une femme *sniper* a été attachée à un véhicule blindé et tirée sur la route jusqu'à ce que toute sa chair ait été arrachée¹⁶⁷ ».

Ces récits dans lesquels les corps des femmes *snipers* sont pulvérisés, déchiquetés, évoquent les contes traditionnels russes, dans lesquels la sorcière (qui prend souvent l'aspect d'une jeune femme pour mieux tromper les hommes) est tuée puis ses restes dispersés totalement pour l'empêcher de nuire¹⁶⁸. Le parallèle entre sorcières¹⁶⁹ et femmes *snipers* est d'ailleurs explicite dans le récit d'un vétéran de la première guerre, qui raconte l'exécution d'une *sniper* de Lettonie « d'abord, telle une sorcière, on l'a clouée à terre avec des pieux. Ensuite une voiture blindée l'a écrasée¹⁷⁰ ».

On pourrait voir dans ces récits, de manière plus générale une forme de vengeance sacrificielle strictement codée, de « mutilations cérémonieuses » décrites par Alain Corbin pour les XVII-XVIII^e siècle, où « le rituel de la violence s'en prend surtout à la dépouille de la victime » et où « le supplice du criminel efface le sacrilège [...], opère la resocialisation par le pouvoir régénérateur et purificateur du sang versé¹⁷¹ ». La « dispersion » finale a aussi du sens du point de vue de l'économie interne de la légende, elle lui permet de s'auto-entretenir puisque si aucune femme *sniper* n'est jamais retrouvée, ce n'est pas la preuve qu'elles n'existent pas, mais seulement qu'elles ont été dûment châtiées.

La description de ces châtiments oblige aussi à s'interroger sur le rapport entre ces légendes et les pratiques des soldats sur le terrain, et sur la question du témoignage. Certes, les soldats qui rapportent ces histoires comme authentiques n'en sont jamais les témoins directs, et dans les écrits des vétérans ces récits sont souvent mis dans la bouche d'une tierce personne. Mais peut-on dire que ces

165. Vladimir Voronov, *Sluzhba (Service)*, 2004, en ligne sur http://www.library.cjes.ru/online/?a=con&b_id=607&c_id=7269.

166. *Idem*.

167. *Les violations des droits de l'homme au cours du conflit tchéchène entre l'automne 1999 et le mois de février 2000*, OMSSP, op. cit.

168. Dans *Grande sœur et petit frère*, la sorcière est brûlée et « ses cendres ont été jetées au vent pour que le souvenir en soit à jamais perdu », alors que le conte *Blanche-canette* se termine ainsi : « Quant à la sorcière, on la lia à la queue des chevaux, on traîna son corps par monts et par vaux. Les oiseaux ont dévoré les chairs, le vent a dispersé les os. Et il ne resta de la sorcière ni trace ni souvenir sur cette terre ». *Contes russes*, traduits du russe par Luda, illustrations de Bilibine, Paris, Editions du Sorbier/La Martinière, 1997.

169. Notons, toujours dans la même idée d'inversion entre femmes *snipers* de Tchétchénie et femmes combattantes soviétiques de la Seconde Guerre mondiale qu'un célèbre bataillon de femmes aviatrices était surnommé *Nochnye Ved'my*, les sorcières de nuit.

170. Dmitri Belibentsev, « Skorpiony protiv Belykh kolgotok (Scorpions contre Collants blancs) », *Sovetskaia Chuvashia*, 27 juin 2006, disponible sur <http://www.memo.ru/hr/hotpoints/caucas1/msg/2006/06/m70558.htm>.

171. Alain Corbin, *Le Village des cannibales*, Paris, Aubier, 1990.

descriptions s'inspirent, en les déformant, de pratiques réelles, que des éléments du récit peuvent être retrouvés dans les sévices effectivement commis ? Les troupes russes ont effectivement commis des exécutions sommaires en Tchétchénie, des femmes ont été violées¹⁷² et parmi les tortures appliquées dans les camps de filtration il y avait des viols avec des armes ou d'autres objets¹⁷³. Un travail plus précis de recherche dans les archives d'organisations de défense des droits de l'Homme permettrait sans doute de retrouver des cas où les corps d'ennemis tués ont été tirés derrière des voitures blindées, des prisonniers jetés du haut d'hélicoptères ou d'immeubles. Ce travail permettrait également de vérifier l'existence de pratiques comme celles des « fagots humains », consistant à attacher plusieurs personnes et à les faire exploser avec une grenade¹⁷⁴. Il faudrait voir ensuite comment le récit des événements a circulé, mais aussi comment ces descriptions sont formatées par les films de guerre¹⁷⁵.

D'autre part, cela supposerait de s'intéresser au sens donné par les soldats à la répétition de ces histoires. Comme le souligne à plusieurs reprises Philippe Aldrin dans ses travaux, rapporter une rumeur n'est pas forcément y croire, bien au contraire. Cela peut être un moyen de « tester » cette rumeur, ou de se valoriser par ses connaissances, puisque, comme le dit Alain Corbin, la rumeur est aussi « un acte qui procure le plaisir trouble de dire et de savoir¹⁷⁶ ».

L'hypothèse que je propose ici est que les récits sur les châtiments des femmes *snipers* ne sont pas tant des témoignages qu'une forme d'instruction informelle sur la manière de se comporter dans la guerre. De nombreux récits soulignent en effet l'idée qu'il est nécessaire que les soldats se comportent ainsi. V. Voronov, quand il décrit les témoignages sur l'écartèlement de « Collants blancs » par des voitures blindées, note que « bien sûr, aucun des narrateurs n'a été réellement témoin, pas plus qu'ils n'ont vu ces fameux "Collants blancs", mais tous sont profondément persuadés : elles existent, et il n'y a que comme ça qu'elles doivent être traitées ». Cette idée d'obligation se retrouve dans le témoignage du soldat Roman recueilli par l'OMSSP : « Il n'y a pas de femmes tchétchènes parmi les *snipers*, mais des femmes russes oui. Celles-là il faut que toute la compagnie s'en occupe, tous ceux qui en ont envie¹⁷⁷ ». En 2001, Guerman, un jeune soldat rencontré au siège de l'OMSSP, répond à une question sur l'existence des *snipers* en déclarant qu'il n'en a jamais vus mais que, en Tchétchénie où il avait servi en 2000, « ce que les *kontrabassy* disaient, c'est que s'ils attrapaient une femme *sniper*, ils la violaient toujours, obligatoirement¹⁷⁸ ».

Le terme *kontrabassy* désigne les *kontraktniki*, et il n'est pas anodin que cet ancien conscrit les cite ici comme la source de son savoir. On sait en effet que le crédit apporté à une rumeur tient également au prestige et au crédit de celui qui les rapporte. Les *kontraktniki*, qui servent en Tchétchénie sur la base de contrats *ad hoc* avec le ministère de l'Intérieur ou de la Défense, ne sont pas des soldats de métiers, mais des combattants expérimentés. Face aux « bleus », qui sont réduits à leur statut de « petits garçons »¹⁷⁹ par le système de relations au sein de l'armée et la *dedovtchina* (bizutage), ils incarnent l'image de l'homme véritable. Face aux officiers sanglés dans leur uniforme et qui tiennent un discours officiel, le *kontraktnik* qui porte un foulard noir sur la tête ou se promène torse nu est celui qui ne fait pas la guerre tout à fait dans les règles. Son expérience est une source de savoir nécessaire

172. Sur les liens entre le viol et les femmes *snipers*, voir l'article à paraître « Le poids des imaginaires. Viols et légende des femmes *snipers* en Tchétchénie » dans les actes du colloque « Les viols en temps de guerre. Une histoire à écrire », Paris, mai 2009.

173. Voir les nombreux rapports d'organisations de défense des droits de l'Homme publiés sur la Tchétchénie sur les sites d'Amnesty International, Human Rights Watch, la Fédération Internationale des ligues des Droits de l'Homme.

174. Voir le texte d'André Glucksmann, « Résistance antiterroriste à Grozny », *Le Monde*, 13 mai 2004.

175. On y retrouve de façon quasi systématique le motif d'un soldat se sacrifiant avec une grenade en faisant le plus de morts possibles parmi les ennemis (*Grozovye Vorota*, *Proryv* ou *Deviataia Rota* de F. Bondarchuk sur l'Afghanistan).

176. Corbin, Alain, *Le Village des cannibales*, op. cit., p. 16.

177. *Les violations des droits de l'Homme au cours du conflit tchétchène*, rapport de l'OMSSP, avril 2000, op. cit.

178. Entretien mené dans les locaux de l'OMSSP, en mars 2001.

179. Les jeunes conscrits apparaissent en effet comme des enfants, face à la figure maternelle (le mouvement social qui vise à les défendre est un mouvement des « mères » de soldats) ou à celle de la grand-mère (cf. Alexandra de Sokurov, 2007, qui relate la visite d'une femme âgée à son petit-fils dans sa caserne en Tchétchénie).

à la survie des « bleus », puisqu'il a lui-même survécu, mais une source de savoir en partie extérieure à l'autorité militaire.

Les histoires de femmes *snipers* ne sont pas nécessairement toujours racontées par des *kontraktniki* ; elles peuvent l'être par des officiers de carrière, mais aussi par des conscrits qui montrent leur appartenance au groupe en tenant un « discours d'hommes ». Dans tous les cas, l'histoire fait passer un message relevant d'un savoir « d'en bas », différent de celui des instructions officielles. En effet, selon les règles en vigueur dans l'armée, les prisonniers doivent être respectés et il ne doit pas être fait usage des armes contre les femmes, sauf en cas de légitime défense¹⁸⁰. Or, ce n'est clairement pas cette situation qui est décrite dans les histoires de femmes *snipers*, tuées après avoir été désarmées et faites prisonnières. Au contraire, en construisant l'image de femmes cruelles, la légende suggère qu'il n'y a pas de pitié à avoir, quand bien même celles-ci l'implorent au nom de leurs enfants¹⁸¹. La légende des femmes *snipers* entre donc en contradiction avec le message officiel et permet de dire publiquement le peu de cas que l'on fait du droit de la guerre.

Plus qu'une incitation à commettre les violences, ces légendes doivent sans doute être lues comme un appel à les tolérer. Raconter ces histoires – même si elles ne sont pas vraies – implique l'auditoire dans une reconnaissance implicite de ces pratiques, comme le suggère le vétéran Vyacheslav Mironov lorsqu'il relate l'exécution d'une de ces femmes qui a été jetée du toit : « Les hommes ensuite ont juré qu'elle avait sauté toute seule. Tous, bien sûr, hochaient la tête d'un air entendu¹⁸² ». Cette tolérance semble d'ailleurs s'étendre jusqu'aux instances officielles, si l'on en croit un journaliste qui explique que « pour un officier du FSB de ma connaissance, les soldats russes détestent tellement [les « Collants blancs »] qu'ils ne les amènent jamais jusqu'au commissariat. Ils règlent l'affaire sur place. Et on n'a pas le courage d'ouvrir des affaires criminelles sur ces exécutions sommaires. Et puis, va prouver de quoi est morte telle ou telle *sniper*. C'est la guerre, les balles volent des deux côtés et, au front, on n'a pas la tête à l'expertise¹⁸³ ».

Ainsi, quand bien même ces récits de mise à mort de femmes relèvent de la légende, ils témoignent de la plus grande indulgence, y compris de la part des officiers, par rapport à ces pratiques. Les instructions informelles données par cette légende viennent en quelque sorte rejoindre le discours officiel que nous avons vu dans la deuxième partie pour justifier les violences commises contre les femmes par les troupes russes en Tchétchénie. On y retrouve en définitive une des fonctions des légendes mises en avant par Thomas Barden et John Provo à propos de la guerre du Vietnam. Pour eux « les légendes ne faisaient pas que refléter et incarner des angoisses, mais servaient aussi de mécanismes de contrôle social, selon deux modalités séparées. Pour le commandement militaire, elles permettaient de [...] maintenir le niveau de haine nécessaire pour l'ennemi et renforcer le besoin de vigilance constante. Pour les troupes, elles fixaient les limites au-delà desquelles ceux qui voulaient survivre ne devaient pas aller, et contredisaient le discours officiel selon lequel l'ennemi, mal équipé, mal entraîné et ignorant, n'était pas un adversaire à la mesure de la puissance militaire des États-Unis¹⁸⁴ ».

180. Article 23 du règlement intérieur des forces armées. L'article 19 du règlement intérieur des forces armées stipule par ailleurs que tout soldat doit connaître et respecter strictement les conventions signées par la Russie, en particulier les conventions de Genève de 1949 sur le traitement des prisonniers (Règlement intérieur des forces armées de la fédération de Russie, 14 décembre 1993, r. N 2140, <http://www.nntu.sci-nnov.ru/RUS/zakon/normativ/vnuslustav.htm>).

181. Ce motif de la *sniper* qui a deux enfants revient d'ailleurs souvent, comme dans les mémoires du journaliste militaire Viktor Petrov qui était en Tchétchénie en 1995 : « Le lieutenant et l'enseigne racontent comment ils ont attrapé une lituanienne, une *sniper*. Comme elle a demandé de ne pas la tuer. Soit-disant qu'elle avait deux enfants. Ils lui ont attaché une grenade autour de la tête, ont dégoupillé et l'ont lâchée... », Viktor Petrov, « Deviat' dneĭ na voine (Neuf jours à la guerre) », http://artofwar.ru/p/petrow_w_e/text_0020.shtml.

182. Vyacheslav Mironov, « la byl na etoĭ voine (J'ai fait cette guerre) », *art. cit.*

183. Sergei Turchenko, « Voltchitsy Basaeva (Les louves de Bassaev) », *art. cit.*

184. Thomas E. Barden, John Provo, « Legends of the American Soldiers in the Vietnam War », *Fabula*, vol. 36, n°3-4, 1995, pp. 217-229.

CONCLUSION ET AUTRES PISTES POUR UNE ANALYSE DES LÉGENDES DE GUERRE

Peu après le débarquement de 1944 en Normandie, rapporte l'historien Anthony Beevor, « une légende peu crédible se répandit parmi les troupes américaines et parfois britanniques : des Françaises, maîtresses supposées des militaires allemands, auraient tenu des positions de tir [...]. Le mythe des tireuses d'élite pro-allemandes se répandit à une vitesse surprenante, par ce qu'on appelait "des bruits de chiotte"¹⁸⁵ ».

L'existence d'une histoire semblable à celle qui court parmi les troupes russes en Tchétchénie pose la question de l'universalité de ces rumeurs. Le parallèle peut s'expliquer d'abord par la situation des soldats qui craignent que la mort ne les frappe à tout moment et font de la figure des tireuses d'élite l'incarnation de ce danger. Pour Anthony Beevor « la peur qu'ils suscitaient chez les soldats américains était sans commune mesure avec les pertes qu'ils infligeaient réellement¹⁸⁶ ». Ce sentiment de vulnérabilité des soldats porte en particulier sur leur virilité, et parmi les craintes qui dominent dans l'armée américaine en Normandie, il y a celle des mines appelées « Bouncing Betty » ou mines castratrices, car elles explosent en l'air, à la hauteur de l'entrejambe.

La rumeur se focalise sur les femmes à la fois parce qu'elles cristallisent les attentes de jeunes soldats qui voient dans la guerre des possibilités d'aventures amoureuses ou sexuelles, et parce qu'elles incarnent en même temps les incertitudes face à une population civile dont on craint l'hostilité. De plus, le rôle qu'on leur imagine dans la société « d'en face » contribue en grande partie à caractériser cette société : imaginer une femme tenant un fusil, c'est imaginer que les femmes ont un certain espace de liberté, une certaine autonomie au sein de cette société. Or, si une telle image pouvait être compatible avec les représentations américaines sur les Françaises, cela l'est beaucoup moins avec les représentations dominantes en Russie sur les femmes tchétchènes, que l'on imagine soumises aux hommes, sous le double joug de l'Islam et des traditions caucasiennes. Raison supplémentaire sans doute pour que les rumeurs de femmes tireuses d'élite s'incarnent avant tout dans les « Collants Blancs », des femmes baltes, c'est-à-dire occidentales.

L'histoire des franc-tireuses françaises rappelle également à quel point le motif des implications personnelles et amoureuses domine lorsque l'on parle des femmes dans la guerre. Ces Françaises sont définies comme « les maîtresses de soldats allemands » et non comme des femmes motivées par des considérations politiques. Cette manière de parler des femmes différemment des hommes, en réactivant des stéréotypes de genre¹⁸⁷ se retrouve dans le traitement médiatique des femmes kamikazes en Russie. Les femmes terroristes engagées dans des prises d'otage ou des attentats suicides depuis le début des années 2000, originaires du Nord Caucase, ont été surnommées les Veuves noires (*tchornye vdovy*) : un surnom qui implique qu'elles s'engagent pour venger leur mari, cohérent avec un traitement médiatique qui voit en elle des femmes « zombifiées » et manipulées par les hommes, mais qui n'est pas confirmé par le peu qu'on sait de ces femmes¹⁸⁸.

Ces quelques remarques permettent d'insister sur ce qu'il y a de commun dans les représentations des femmes combattantes. La plupart des éléments que souligne Brigitte Nacos dans son article sur le traitement médiatique des femmes terroristes se retrouvent dans le cas des « Collants Blancs » en Russie : l'insistance sur l'aspect physique de ces femmes, leur implication dans des jeux sexuels

185. Anthony Beevor, *D-Day et la bataille de Normandie*, trad. J-F Sené, R. Clarinard et I. Dominique Taudière, Paris, Calmann-Levy, 2009, p. 179.

186. *Ibid.*, p. 277.

187. Brigitte L. Nacos, « The portrayal of female terrorists in the media. Similar framing patterns in the news coverage of women in politics and terrorism », in Cindy N. Ness (ed.), *Female Terrorism and Militancy...*, op. cit., 2008, p. 217-235.

188. Khapta Akhmedova et Anne Speckhard montrent que sur les 30 femmes kamikazes dont elles ont étudié le parcours, seules 7 sont des veuves, contre 15 célibataires, 4 mariées (dont une pour la seconde fois) et 4 divorcées (Akhmedova, Khapta, Anne Speckhard, « Black Widows and Beyond. Understanding the motivations and life trajectories of Chechen female terrorists », in Cindy N. Ness (ed.), *Female Terrorism and Militancy...*, op. cit. p. 109).

avec leurs victimes¹⁸⁹ et la cruauté particulière qu'on leur suppose. Cette image de cruauté est une figure traditionnelle, « aux antipodes de l'affrontement viril, régulièrement mobilisée dans le récit des sociétés en guerre¹⁹⁰ ». La coïncidence peut aller jusqu'aux formules utilisées : « Tout le monde sait qu'aucune vraie femme ne détournerait un avion ou n'estropierait un homme en lui tirant dans les genoux¹⁹¹ », écrit de manière ironique le *Washington Post*, alors qu'un journaliste russe met en doute l'existence des femmes *snipers* car « pour une femme dans son état normal, quelle qu'elle soit, il est totalement contre nature de tirer de manière générale, et *a fortiori* dans les organes génitaux d'un homme, même si c'est un ennemi¹⁹² ».

La légende des femmes *snipers* s'inscrit donc dans le cadre plus général de la culture de guerre et des représentations des femmes dans la guerre. Dans le même temps, elle est née à un endroit et à un moment particulier, d'un certain type de relations entre l'armée en campagne et la population civile à laquelle elle est confrontée. La comparaison avec d'autres conflits permet ainsi de faire ressortir également les différences, et ce qui est propre à la situation russe.

Dans la guerre du Vietnam par exemple, si on retrouve quelques références à des femmes au fusil¹⁹³, les légendes les plus répandues sont celles du « Coca dans le vagin » : les prostituées vietnamiennes auraient mis dans leur vagin des rasoirs, du sable, des grenades, du verre, des bouteilles de Coca-Cola cassées afin de blesser les soldats américains¹⁹⁴. Liées souvent au motif de la maladie vénérienne incurable, cette légende fait ressortir, comme l'histoire des femmes *snipers*, les motifs de la crainte de la castration, les tensions autour de la nécessité de se montrer « un homme véritable¹⁹⁵ ». Mais elle souligne en même temps la différence des relations entre l'armée et la société « occupée », le recours aux prostituées locales (une pratique qui ne semble pas avoir eu lieu en Tchétchénie) étant fondamental dans la naissance de cette légende.

La différence peut tenir aussi aux relations entre l'armée dans les rangs de laquelle circule la légende et le reste de la société « de l'arrière ». On ne sait si l'histoire des femmes francs-tireuses françaises a trouvé des échos aux États-Unis, mais l'enjeu en est certainement bien moindre pour la société américaine que celui de la légende des « Collants blancs » pour la société russe. En effet, celle-ci permet de mettre en récit le sort malheureux d'une armée russe en décomposition, qui se sent entraînée dans des conflits locaux dont les enjeux la dépassent, à la périphérie d'un empire qui vient de s'effondrer. Avec une armée qui n'a aucune victoire à son actif (et qui au contraire traîne l'échec soviétique en Afghanistan), dont les soldats sont mal équipés, mal nourris, les officiers mal préparés aux nouvelles formes de conflit, la légende des femmes *snipers* exprime un fort sentiment de vulnérabilité du pays face aux nouveaux enjeux. Puisant dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et renvoyant à l'image d'un pays attaqué, elle coïncide avec un discours politique officiel qui présente la Russie comme « assiégée » par différentes forces, que ce soit par l'extension de l'OTAN à l'est ou par le développement de mouvements islamistes aux marges méridionales du pays.

189. Comme le note Brigitte Nacos, dans le cas de la terroriste de l'ETA Idoia Lopez Riano, célibataire, les médias insistent sur ses prouesses sexuelles mythiques et son habitude de « lever » pour une nuit dans des bars des policiers qui sont d'habitude les cibles de l'ETA.

190. Luc Capdevila, François Rouquet, Fabrice Virgili, Danièle Voldman, *Sexe, genre et guerres, France, 1914-1945*, Paris, Payot, 2010, p. 240.

191. Susan Jacoby, « Terrorism is women's work too », *Washington Post*, 2 octobre 1992, p. C8, cité par B. Nacos, *op. cit.*

192. Sergei Turchenko, « Volchitsy Basaeva (Les louves de Bassaev) », *art. cit.*

193. Dans *Putain de mort*, Michael Herr rapporte une histoire qui circulait à Saïgon : « Ces nuits-là, une tigresse très sérieuse se promenait en Honda dans la rue et descendait les officiers américains avec un 45. Je crois qu'elle en a tué plus d'une douzaine en trois mois ; les journaux de Saïgon disaient qu'elle était « très belle » mais je me demande comment ils auraient pu le savoir » (Michael Herr, *Putain de mort*, trad. Pierre Alien, Paris, Edition de l'Olivier, 1996 [1968], p. 47). On retrouve également la figure d'une *sniper* dans *Full Metal Jacket* de Stanley Kubrick, et il serait intéressant de déterminer dans quelle mesure Kubrick s'est basé sur des histoires qu'il a entendues.

194. Sur l'ensemble des légendes, voir John Baky, « White Cong and Black Clap: The Ambient Truth of Vietnam War Legendry », *op. cit.*, et Thomas E. Barden, John Provo, « Legends of the American Soldiers in the Vietnam War », *op. cit.*

195. Cf. Monte Gulzow, Carol Mitchell, « 'Vagina Dentata' and 'Incurable Venereal Disease': Legends of the Viet Nam War », *Western Folklore*, vol. 39, n°4, 1980, p. 306-316.

L'usage politique des rumeurs est également un des éléments qui différencie l'histoire des femmes tireuses d'élite françaises et la légende des « Collants blancs ». Si le haut commandement russe a, comme on l'a vu, accrédité l'existence des « Collants blancs » et utilisé cette figure pour désigner la population civile comme cible, la réaction des autorités militaires alliées en Normandie semble avoir été très différente. Selon Joanna Bourke, « en 1944, les histoires fantastiques de femmes tireuses d'élites qui détournaient les soldats de la bataille pour les entraîner dans une vaine poursuite a poussé le ministère de la Guerre à donner l'instruction de "ne pas perdre de temps à chasser les femmes *snipers*. Il n'est pas exclu qu'elles existent, mais c'est peu probable"¹⁹⁶ ».

Il ne s'agit bien entendu pas ici d'induire que les institutions et les hommes politiques des États démocratiques sont mieux « immunisés » contre les rumeurs que ne le sont des États autoritaires toujours tentés par la propagande. Christian Salmon a expliqué dans un article du *Monde* comment l'histoire de la femme à laquelle les talibans ont amputé une main car elle mettait du vernis à ongle – « une référence à la cruauté des talibans si souvent répétée qu'on ne se soucie plus d'en vérifier l'authenticité¹⁹⁷ » – a été utilisée aux États-Unis et en Grande-Bretagne dans une campagne en faveur des femmes afghanes. Six mois après la publication de cet article, le ministre français de la Défense Hervé Morin justifiait la présence de la France en Afghanistan malgré les pertes dans l'armée française car les talibans, « ce sont des petites filles à qui on coupe le bout des doigts parce qu'elles ont du vernis à ongles¹⁹⁸ ». Cette histoire, qui montre la prévalence et la force de ces rumeurs récurrentes, incite à analyser plus précisément sur leur usage politique, sur les acteurs qui s'en saisissent et les lieux où elles sont énoncées.

S'il conviendrait de se pencher sur le travail des journalistes, et en particulier la manière dont ils vérifient les informations et les transforment en événement¹⁹⁹, un des groupes les plus intéressants semble être celui des défenseurs des droits de l'Homme. Dans les guerres actuelles, ceux-ci sont en effet devenus des acteurs essentiels attestant de la véracité de toute information. En Tchétchénie, les ONG russes, et en particulier Memorial, ont été ainsi amenées à se prononcer sur les rumeurs de tee-shirts empoisonnés²⁰⁰ ou de trafic d'organes.

Plus généralement, les défenseurs des droits de l'Homme, de même que les différents organes internationaux de protection des droits de l'Homme, traitent en permanence avec des témoignages dont ils sont amenés à évaluer la véracité. Sont-ils sensibles au fait que non seulement les victimes, mais ceux-là même qui reconnaissent avoir commis des crimes peuvent recourir à des légendes, car elles expriment pour eux de manière plus convaincante et plus « vraie » à la fois l'essence de la guerre et leur expérience de soldats²⁰¹ ? Comme le dit Louise White dans son étude sur les rumeurs en Afrique : « lorsqu'ils parlent, les gens ne recourent pas à la vérité, au sens d'une description fidèle de ce qu'ils ont vu, mais ils construisent et répètent des histoires qui portent des valeurs et des significations qui leur permettent avec le plus de force de dire ce qu'ils veulent dire. Les gens ne parlent pas toujours

196. Joanna Bourke, *An Intimate History of Killing: Face-to-Face Killing in Twentieth Century Warfare*, op. cit., p. 327-328.

197. Interview d'Hervé Morin sur France Inter le 4 septembre 2008 (voir la vidéo sur http://www.dailymotion.com/video/x6neof_herve-morin-france-inter_news et le texte sur <http://lesdiscours.vie-publique.fr/pdf/083002708.pdf> (consulté en septembre 2010).

198. Interview d'Hervé Morin sur France Inter le 4 septembre 2008 (voir la vidéo sur http://www.dailymotion.com/video/x6neof_herve-morin-france-inter_news et le texte sur <http://lesdiscours.vie-publique.fr/pdf/083002708.pdf> (consulté en septembre 2010).

199. Sur ce point voir Cyril Lemieux, *Mauvaise presse. Pour une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié, 2000.

200. Voir Alekseï Torgashev, « Chernaia smert' v Starykh Atagakh (Morte noire à Starye-Atagi) », *Literaturnaia Gazeta*, n°39, 27 septembre-3 octobre 2000 (disponible sur le site de Memorial <http://www.memo.ru/hr/hotpoints/N-Caucas/ch99/000927/lg0927a.htm>).

201. Exemple, celui du témoignage d'un soldat lors des *Winter Soldiers Investigation*, témoignages de vétérans visant à dénoncer la guerre américaine au Vietnam. Décrivant les sévices et tortures que des Marines coréens ont fait subir à quatre infirmières de l'armée nord-vietnamienne, il affirme que « quand c'était fini, ils ont pris des fusées explosives (ce sont des boîtes en aluminium que vous frappez avec votre main, ça peut monter jusqu'à 100-200 pieds) – il leur ont mis dans le vagin – toutes les quatre – et il leur ont fait exploser la tête ». Le recours à cette image de la « grenade dans le vagin », déjà vue pour les femmes *snipers*, nous suggère qu'il recourt ici à une légende, d'autant qu'une lecture attentive de son récit fait comprendre qu'il n'a pas été témoin direct de ces exactions (le témoignage est disponible en ligne sur http://www2.iath.virginia.edu/sixties/HTML_docs/Resources/Primary/Winter_Soldier/WS_06_1Marine.html).

d'expérience, même quand cela est considéré comme le type d'information le plus pertinent, mais parlent avec des histoires qui circulent pour expliquer ce qui s'est passé²⁰² », dans la mesure où pour ces témoins « l'expérience est réelle, mais pas aussi fiable que la rumeur²⁰³ ».

Comment ces défenseurs des droits de l'Homme prennent-ils en compte, dans leur travail, la dimension légendaire de ces récits et des informations sur lesquels ils travaillent ? Peuvent-ils les rejeter purement et simplement comme des légendes ou des rumeurs que l'on retrouve dans toutes les guerres²⁰⁴, alors même que ces rumeurs peuvent avoir un effet performatif, qu'elles peuvent inspirer des comportements et pratiques bien réelles ? Ainsi, la rumeur qui courait parmi la population tchétchène selon laquelle l'armée russe enterrait les Tchétchènes morts dans des peaux de cochon se retrouve régulièrement dans tous les conflits impliquant des musulmans, de la guerre américaine aux Philippines au tout début du xx^e siècle en passant par le conflit israélo-palestinien²⁰⁵. Dans le même temps, c'est une menace qui a réellement été exprimée par des responsables russes : après la prise d'otage dans le théâtre de la Doubrovka à Moscou en octobre 2002, le journal *Moskovskii Komsomolets* cite une source des services secrets affirmant que les terroristes qui y ont été abattus seront enterrés dans des peaux de cochon²⁰⁶.

Un nouveau programme de recherche pourrait se dessiner ici, qui consisterait à étudier les acteurs et leurs pratiques dans la vérification, diffusion et réception des rumeurs, afin d'aborder rumeurs et légendes sous l'angle de la construction sociale de la vérité. Il ne s'agirait donc pas tant de rechercher si ces légendes sont vraies que, pour citer Foucault, de dégager « l'ensemble des règles selon lesquelles on partage le vrai et le faux et on attache au vrai des effets spécifiques de pouvoir, étant entendu aussi qu'il ne s'agit pas d'un combat "en faveur" de la vérité mais autour du statut de la vérité²⁰⁷ ».

202. Luise White, *Speaking with Vampires. Rumor and History in Colonial Africa*, Berkeley, University of California Press, 2000, p. 30.

203. *op. cit.*, p. 31.

204. Voir en particulier Albert Dauzat, *Légendes, prophéties et superstitions de la guerre*, Paris, La Renaissance du Livre, 1919, ou Arthur Ponsonby, *Les Faussaires à l'œuvre en temps de guerre*, Bruxelles, Maison internationale d'édition, 1942. Voir aussi sur les légendes de violence : Gillian Bennett, *Bodies: Sex, Violence, Disease, and Death in Contemporary Legends*, Jackson, University of Mississippi Press, 2005 ; Pamela Donovan, *No Way of Knowing: Crime, Urban Legends and the Internet*, New York & Londres, Routledge, 2004 ; Véronique Campion-Vincent, *La Légende des vols d'organe*, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

205. Voir l'article « Pershing The Thought » sur le site Internet consacré aux légendes urbaines : <http://www.snopes.com/rumors/pershing.asp>.

206. Elizaveta Maetnaia, « Vitiaz' v svinoï shkure (le chevalier à la peau de cochon) », *Moskovskii Komsomolets*, 30 octobre 2002.

207. Michel Foucault, *Dits et écrits 1954-1988*, Tome III, Paris, Gallimard, 1994, p. 114, cité par Christophe Prochasson, Anne Rasmussen, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004. p. 30.

ANNEXE

Снайперша, Сержант Агапов

Sergent Agapov, *Snaipersha (La sniper)*

Chanson à télécharger en ligne sur [http://audiovhod.net/index.php/download/4883-67099345-7e57e20c1b1e/Serzhant_Agapov-Snaypersha_\(Devchenka_16.mp3](http://audiovhod.net/index.php/download/4883-67099345-7e57e20c1b1e/Serzhant_Agapov-Snaypersha_(Devchenka_16.mp3)

Грозный весь разбит – в нем нет целых стёкол Грозный нам в спины глядит – пустыми глазницами окон И только не спят снайпера – они всю ночь выжидают Один не верный шаг и они нам в спины стреляют - 2 раза	Grozny est écrasé, partout du verre brisé Grozny nous épie, de ses orbites vides Seuls les <i>snipers</i> ne dorment pas, toute la nuit ils guettent Et à la moindre erreur - c'est dans le dos qu'ils tirent (2x)
Девченке шестнадцать лет, а она стреляет в мальчишек Это не сон и не бред, и не из страшных книжек Ей платят бабки за нас – за тех кого убивает Баксы идут каждый час и она стреляет стреляет - 2 раза	La petite a seize ans, elle tire sur des garçons Ce n'est ni rêve ni délire, ni un mauvais roman Elle reçoit de l'argent pour nous, pour nous tuer Les dollars tombent toutes les heures, et elle tire, elle tire (2x)
Ей не дано понять, что смерть у нее за плечами Её все-равно засекут и будет конец печальным И будет она кричать по-русски ребята не надо Её не будет жаль никто не опустит взгляда - 2 раза	Elle ne sait pas encore que la mort est tout près On l'aura d'toute façon, et ça finira mal. Et elle criera en russe non les gars, faites pas ça Mais pas de pitié, personne ne baissera les yeux (2x)
Грозный весь разбит – в нем нет целых стёкол Грозный нам в спины глядит – пустыми глазницами окон И только не спят снайпера – они всю ночь выжидают Один не верный шаг и они нам в спины стреляют - 2 раза	Grozny est écrasé, partout du verre brisé Grozny nous épie, de ses orbites vides Seuls les <i>snipers</i> ne dorment pas, toute la nuit ils guettent Et à la moindre erreur - c'est dans le dos qu'ils tirent (2x)

BIBLIOGRAPHIE

- AKHMEDOVA Khapta, SPECKHARD Anne, "Black Widows and Beyond. Understanding the Motivations and Life Trajectories of Chechen Female Terrorists », in Cindy N. Ness (ed.), *Female Terrorism and Militancy. Agency, Utility and Organization*, Londres & New York, Routledge, 2008, pp. 101-121.
- ALEXIEVITCH Svetlana, *La Guerre n'a pas un visage de femme*, Paris, J'ai Lu, 2005.
- ALDRIN Philippe, « L'impensé social des rumeurs politiques. Sur l'approche dominocentrique du phénomène et son dépassement », *Mots. Les langages du politique*, n°92, 2010, pp. 23-40.
- ALDRIN Philippe, « Penser la rumeur. Une question discutée des sciences sociales », *Genèses*, n°50, 2003, pp. 126-141.
- ALDRIN Philippe, *Sociologie politique des rumeurs*, Paris, PUF, 2005.
- AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, 14-18, *Retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000.
- AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, « Violence et consentement. La « culture de guerre » du premier conflit mondial », in Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli (dirs.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, pp. 251-271.
- BABTCHENKO Arkadi, *La Couleur de la guerre*, trad. Véronique Patte, Paris, Gallimard, 2009.
- BAIEV Khassan, *Le Serment tchéchène : un chirurgien dans la guerre*, trad. Luc Baranger, Paris, J-C. Lattès, 2005.
- BAKY John, "White Cong and Black Clap: The Ambient Truth of Vietnam War Legendry", *Viet Nam Generation: A Journal of Recent History and Contemporary Issue*, vol. 5, n°1-4, 1994, http://www2.iath.virginia.edu/sixties/HTML_docs/Texts/ANR/VG_ANR_In_Issue_5&1_4.html (consulté en septembre 2010).
- BANNIKOV Konstantin L., *The Anthropology of Regimented Societies. Relations of Dominance and Social Interactions among Russian Soldiers*, Moscou, Russian Academy of Sciences (Institute of Ethnology and Anthropology), 2002.
- BANNIKOV Konstantin L., "Regimented Communities in a Civil Society", *The Journal of Power Institutions in Post-Soviet Societies*, n°1, 2004, <http://pipss.revues.org/index40.html> (consulté en septembre 2010).
- BARDEN E. Thomas, PROVO John, "Legends of the American Soldiers in the Vietnam War", *Fabula*, vol. 36, n°3-4, 1995, pp. 217-229.
- BEEVOR Anthony, *D-Day et la bataille de Normandie*, trad. J-F Sené, R. Clarinard et I. Dominique Taudière, Paris, Calmann-Levy, 2009.
- BENNETT Gillian, *Bodies: Sex, Violence, Disease, and Death in Contemporary Legends*, Jackson, University of Mississippi Press, 2005.
- BERCE Yves-Marie, « Rumeurs des siècles modernes », in Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli (dirs.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, pp. 183-192.
- BEUMEURS Birgit, "Soviet and Russian Blockbuster: A Question of Genre?", *Slavic Review*, vol. 62, n°3, 2003, pp. 441-454.
- BEUMEURS Birgit, "Myth-making and Myth-taking: Lost Ideals and the War in Contemporary Russian Cinema", *Canadian Slavonic Papers*, vol. 42, n°1-2, 2000, pp. 171-189.
- BLOCH Marc, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Allia, 1999.
- BONAPARTE Marie, *Mythes de guerre*, Paris, PUF, 1946.
- BONHOMME Julien, *Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine*, Paris, Seuil, 2009.
- BOURKE Joanna, *An Intimate History of Killing: Face-to-Face Killing in Twentieth Century Warfare*, New York, Basic Books, 1999.
- BRANCHE Raphaëlle, « La masculinité à l'épreuve de la guerre sans nom », *Clio*, n°20, 2004, pp. 11-122, <http://clio.revues.org/index1408.html> (consulté en septembre 2010).
- CAMPION-VINCENT Véronique (dir.), « Rumeurs et légendes urbaines », *Diogenes*, n°213, 2006.
- CAMPION-VINCENT Véronique, *La Légende des vols d'organe*, Paris, Les Belles Lettres, 1997.
- CAMPION-VINCENT Véronique, RENARD Jean-Bruno, *De Source sûre : nouvelles rumeurs d'aujourd'hui*, Paris, Payot, 2002.
- CAMPION-VINCENT Véronique, RENARD Jean-Bruno, *Légendes urbaines. Rumeurs d'aujourd'hui*, Paris, Payot, 1992.

- CAPDEVILA Luc, ROUQUET François, VIRGILI Fabrice, VOLDMAN Danièle, *Sexe, genre et guerres, France, 1914-1945*, Paris, Payot, 2010.
- CHARPENTIER Isabelle (dir.), *Comment sont reçues les œuvres : actualité de la recherche en sociologie de la réception et des publics*, Paris, Creaphis, 2006.
- COMITÉ TCHÉTCHÉNIE (dir.), *Des Nouvelles de Tchétchénie*, Paris, Paris-Méditerranée, 2005.
- CORBIN Alain, *Le Village des cannibales*, Paris, Aubier, 1990.
- DARNTON Robert, *Le Grand massacre des chats : attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Laffont, 1985.
- DAUCÉ Françoise, *L'État, l'armée et le citoyen en Russie post-soviétique*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- DAUPHIN Cécile, FARGE Arlette, *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997.
- DAUZAT Albert, *Légendes, prophéties et superstitions de la guerre*, Paris, La Renaissance du Livre, 1919.
- DE MEAUX Lorraine, « L'image des Tchétchènes et autres Caucasiens dans la Russie du XIX^{ème} siècle », *Revue des deux mondes*, mars 2005, pp. 120-135.
- DONOVAN Pamela, *No way of knowing: Crime, Urban Legends and the Internet*, New York & Londres, Routledge, 2004.
- ENGELSTEIN Laura, "A Belgium of Our Own: The Sack of Russian Kalisz, August 1914", *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, n°3, 2009, pp. 441-473.
- FACON Isabelle, « La seconde guerre de Tchétchénie, les aspects politico-militaires », *Annuaire français des Relations Internationales*, vol. 2, 2001, pp. 787-806, <http://www.afri-ct.org/La-seconde-guerre-de-Tchetchenie> (consulté en septembre 2010).
- FARGE Arlette, REVEL Jacques, *Logiques de la foule. L'affaire des enlèvements d'enfants, Paris, 1750*, Paris, Hachette, 1988.
- FAVRET-SAADA Jeanne, « On y croit toujours plus qu'on ne croit. Sur le manuel vaudou d'un président », *L'Homme*, n°190, 2009, pp. 7-25.
- GILLESPIE David, « La juste cause de la guerre : un 'nouveau' patriotisme russe à l'écran », in Anne Le Huerou, Elisabeth Sieca-Kozłowski (dirs.), *Culture militaire et patriotisme dans la Russie d'aujourd'hui*, Paris, Karthala, 2008, pp. 193-210.
- GORDIN Iakov, GRIGORIEV Vladimir (dirs.), *My byli na etikh voïnakh, Sviditelstva uchastnikov sobytiï 1989-2000 godov* (Nous avons fait ces guerres, témoignage des événements des années 1989-2000), Saint-Petersbourg, Zvezda, 2003.
- GREENE Stanley, *Plaie à vif. Tchétchénie 1994 à 2003*, Londres, Trolley, 2003.
- GUDKOV Lev, « Pamiat' o voïne i massovaia identichnost' rossiian (La mémoire de la guerre et l'identité collective des Russes) », *Neprikosnovennyï Zapas*, vol. 40-41, n°2-3, 2005, <http://magazines.russ.ru/nz/2005/2/gu5-pr.html>. (consulté en septembre 2010).
- GUDKOV Lev, « Chechenskaia voïna i razvalivshiesia "my". K antropologii "zritel'ia" chechenskoï voïny (La guerre de Tchétchénie et le « nous » en décomposition. Pour une anthropologie du spectateur de la guerre de Tchétchénie) », *Neprikosnovennyï zapas*, vol. 16, n°2, 2001, pp. 31-47.
- GULZOW Monte, MITCHELL Carol, "Vagina dentata and Incurable Venereal Diseases, Legends from the Vietnam War", *Western Folklore*, vol. 39, n°4, 1980, pp. 306-316.
- HANSEN John T., OWEN A. Susan, MADDEN Michael Patrick, *Parallels: The Soldiers' Knowledge and the Oral History of Contemporary Warfare*, New York, Aldine de Gruyter, 1992.
- HERR Michael, *Putain de mort*, trad. Pierre Alien, Paris, Edition de l'Olivier, 1996 [1968].
- HERSPRING Dale, « Undermining Combat Readiness in the Russian Military, 1992-2005 », *Armed Forces and Society*, vol. 32, n°4, 2006, pp. 513-531.
- HODGSON Quentin E., "Is The Russian Bear Learning? An Operational and Tactical Analysis of the Second Chechen War, 1999-2002", *The Journal of Strategic Studies*, vol. 26, n°2, 2003, pp. 64-90.
- HOESLI Eric, *À la conquête du Caucase. Épopée géopolitique et guerre d'influences*, Paris, Edition des Syrtes, 2006.
- HORNE John, KRAMER Alan, 1914. *Les atrocités allemandes*, trad. Hervé-Marie Benoît, Paris, Tallandier, 2005.
- KASHURKO Stepan, « Mstitelnitsa (La vengeresse) », *Dosh*, n°5, 2007.

- KASHURKO Stepan, « O Lengedarnoï Ingushke Laïsat Baïsarova (À propos de la célèbre Ingouche Laisat Baisarova) », 23 février 2007, disponible sur <http://www.memo.ru/hr/hotpoints/caucas1/msg/2007/02/m85268.htm> (consulté en septembre 2010).
- KALMRE Eda, "Legends of the Afghanistan War: The Boy Saved by the Snake", *Folklore*, n°1, 1996, <http://haldias.folklore.ee/folklore/nr1/afga.htm> (consulté en septembre 2010).
- KON Igor, *Seksualnaia kul'tura v Rossii* (La culture sexuelle en Russie), Moskva, OGI, 1997.
- KRAMER Alan, « Les "atrocités allemandes" : mythologie populaire, propagande et manipulations dans l'armée allemande », in Jean-Jacques Becker et al. (dirs.), *Guerre et cultures*, Paris, Armand Colin, 1994, pp. 147-164.
- LE HUEROU Anne, REGAMEY Amandine, « La Russie en guerre en Tchétchénie, discours anti-terroriste et légitimation de la violence », *Critique internationale*, n°4, 2008, pp. 99-118.
- LE HUEROU Anne, SIECA-KOZLOWSKI Elisabeth (dirs.), *Culture militaire et patriotisme dans la Russie d'aujourd'hui*, Paris, Karthala, 2008.
- LE HUEROU Anne, MERLIN Aude, REGAMEY Amandine, SERRANO Silvia, *Tchéchénie : une affaire intérieure ? Russes et Tchétchènes dans l'étau de la guerre*, Paris, Autrement, 2005.
- LE NAOUR Jean-Yves, « "Mon flingot c'est cupidon", la sexualité du soldat », in François Rouquet, Fabrice Virgili, Danièle Voldman (dirs.), *Amours, guerres et sexualité 1914-1945*, Paris, Gallimard/BDIC/Musée de l'armée, 2008, p. 74.
- LEDERER Wolfgang, *Gynophobia ou la peur des femmes*, trad. Monique Manin, Paris, Payot, 1970.
- LEMIEUX Cyril, *Mauvaise presse. Pour une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié, 2000.
- OLIKER Olga, *Russia's Chechen Wars 1994-2000. Lessons from Urban Combat*, Santa Monica, Rand, 2001, http://www.rand.org/pubs/monograph_reports/MR1289/index.html (consulté le 14 février 2011).
- MIKHEL Dmitri « Muzhchiny, mal'chiki, pole boia (Hommes, petits garçons et champ de bataille) », *Gendernye Issledovania*, n°6, 2001, pp. 133-149.
- MIRONOV Vyacheslav, « la byl na etoi voïne (J'ai fait cette guerre) », http://artofwar.ru/m/mironow_w_n/text_0010.html (disponible en anglais, « Assault on Grozny Downtown ») (consulté en septembre 2010).
- MONTE Morin, « Juba the Sniper Legend haunting troops in Iraq », *Stars and Stripes*, 22 avril 2007, <http://www.stripes.com/news/juba-the-sniper-legend-haunting-troops-in-iraq-1.63062> (consulté en septembre 2010).
- MORIN Edgar, *La Rumeur d'Orléans*, Paris, Seuil, 1969.
- MOSSE George L., *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, trad. E. Magyar, Paris, Hachette, 2003.
- MOSSE George, *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Pocket, 1999.
- NACOS Brigitte L., "The Portrayal of Female Terrorists in the Media. Similar Framing Patterns in the News Coverage of Women in Politics and Terrorism", in Cindy N. Ness (ed.), *Female Terrorism and Militancy. Agency, Utility and Organization*, Londres & New York, Routledge, 2008.
- NAHOUM-GRAPPE Véronique, « L'épuration ethnique comme programme », *Esprit*, n°204, 1994, p. 130-140.
- NASSIF TAR KOVACS Fadia, *Les Rumeurs dans la guerre du Liban. Les mots de la violence*, Paris, CNRS, 1988.
- NIVAT Anne, *Chienne de guerre*, Paris, Fayard, 2000.
- NIVAT Anne, "The Black Widows. Chechen Women Join the Fight for Independance – and Allah", in Cindy N. Ness (ed.), *Female Terrorism and Militancy. Agency, Utility and Organization*, Londres & New York, Routledge, 2008.
- POLITKOVSKAÏA Anna, *Tchéchénie, le déshonneur russe*, Paris, Buchet-Chastel, 2003.
- POLITKOVSKAÏA Anna, *La Russie selon Poutine*, Paris, Buchet-Chastel, 2005.
- PONSONBY Arthur, *Les Faussaires à l'œuvre en temps de guerre*, Bruxelles, Maison internationale d'édition, 1942.
- PRILEPINE Zakhar, *Pathologies*, trad. Joëlle Dublanchet, Paris, Edition des Syrtes, 2007.
- PROCHASSON Christophe, « Sur les atrocités allemandes : la guerre comme représentation », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 58, n°4, 2003, pp. 879-894.
- PROCHASSON Christophe, RASMUSSEN Anne (dirs.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004.

- RAM Harsha, *Prisoners of the Caucasus: Literary Myths and Media Representations of the Chechen Conflict*, Berkeley Program in Soviet and Post-Soviet Studies, Working Paper Series, Institute of Slavic East-European and Eurasian Studies, 1999, http://iseees.berkeley.edu/sites/default/files/u4/bps_/publications_/1999_01-ram.pdf (consulté en septembre 2010)
- REGAMEY Amandine, SERRANO Silvia, « Le sauvagement et le barbare : le corps de l'Autre dans les représentations croisées russo-tchéchènes », *Textuel*, n°48, 2004, pp. 191-212.
- REGAMEY Amandine, « La 6e compagnie : les interprétations d'une défaite russe en Tchétchénie », *The Journal of Power Institutions In Post-Soviet Societies*, n°6/7, 2007, <http://pipss.revues.org/index913.html> (consulté en septembre 2010).
- REGAMEY Amandine, « L'opinion publique russe et l'affaire Boudanov », *The Journal of Power Institutions In Post-Soviet Societies*, n°8, 2008, pipss.revues.org/pdf/1493 (consulté en septembre 2010).
- ROUQUET François, VIRGILI Fabrice, VOLDMAN Danièle, *Amours, guerres et sexualité 1914-1945*, Paris, Gallimard-BDIC/Musée de l'armée, 2007.
- RUSSEL John, "Terrorists, Bandits, Spooks and Thieves : Russian Demonisation of the Chechens before and since 9/11", *Third World Quarterly*, vol. 26, n°1, 2005, pp. 101-116.
- SEMLIN Jacques, *Analyser le massacre. Réflexions comparatives*, Questions de Recherche, n°7, septembre 2002, <http://www.ceri-sciencespo.com/cerifr/publica/question/qdr.php> (consulté le 14 février 2011).
- SEMLIN Jacques, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et des génocides*, Paris, Seuil, 2005.
- SIECA-KOZLOWSKI Elisabeth, « Les liens indéfectibles entre la société et l'armée en Russie post-soviétique » in Anne Le Huérou, Elisabeth Sieca-Kozlowski (dirs.), *Culture militaire et patriotisme dans la Russie d'aujourd'hui*, Paris, Karthala, 2008, pp. 147-170.
- STORA Benjamin, *Imaginaires de guerre. Algérie-Viêt-Nam, en France et aux Etats-Unis*, Paris, La Découverte, 2004.
- THOMAS Timothy L., "Grozny 2000 : Urban Combat Lessons Learned », *Military Review*, vol. 80, n°4, 2000, <http://fmso.leavenworth.army.mil/documents/grozny2000/grozny2000.htm> (consulté le 14 février 2011).
- TOPORKOV Andreï, *Seks i erotika v russkoï traditsionnoï kulture*, Moscou, Ladimir, 1996.
- TROSHEV Genadi, *Moia voina. Chechenskiï dnevnik okopnogo generala*, Moscou, Vagrius, 2001, <http://www.soldat.ru/memories/troshev/> (consulté en septembre 2010)
- TSUTSIEV Artur, *Russkie i Kavkaztsy: ocherk nezerkal'noï nepriazni* (Russes et Caucasiens : essai sur une hostilité asymétrique), 2000, <http://www.iriston.com/nogbon/news.php?newsid=925>
- TIUTIUNIK Sergei, *12 pul' iz chechenskoï oboïmy* (12 balles dans un chargeur tchéchène), Moscou, Vremia, 2005.
- TUTUNNIK Sergueï, *Guerre et vodka*, trad. A. Coldefy-Faucard et L. Jurgenson, Paris, Presses de la Renaissance, 2005.
- UGRIUMOV Vladimir, *Boets. Chechenskaia khronika kapitana Vlada*, Samizdat, Saint-Petersbourg, 2002, p. 312-313, cité par Galina Zvereva in « Chechenskaia voïna v diskursakh massovoï kultury Rossii : formy reprezentatsii vraga », <http://www.polit.ru/country/2002/12/07/479426.html> (consulté en septembre 2010).
- VAN GENNEP Arnold, *La Formation des légendes*, Paris, Flammarion, 1910.
- VAN LANGENHOVE Fernand, *Comment naît un cycle de légendes. Francs-tireurs et atrocités en Belgique*, Paris, In-8°, 1916, <http://www.archive.org/stream/commentnatuncy00languoft> (consulté en septembre 2010).
- VIRILIO Paul, *Guerre et cinéma, logistique de la perception*, Paris, Cahiers du cinéma, 1991.
- WHITE Louise. *Speaking with Vampires. Rumor and History in Colonial Africa*, Berkeley, University of California Press, 2000.
- ZVEREVA Galina, *Chechenskaia voïna v diskursakh massovoï kultury Rossii : formy reprezentatsii vraga* (La guerre de Tchétchénie dans les discours de la culture de masse en Russie : formes de représentations de l'ennemi », in L. Gudkov, Konradov N. (dirs.), *Obraz Vraga (L'image de l'ennemi)*, Moscou, OGI, 2005, <http://www.polit.ru/country/2002/12/07/479426.html> (consulté en septembre 2010).
- ZVEREVA Galina, «Rabota dlia muzhchin ? Chechenskaia voïna v massovom kino Rossii (Un travail d'hommes ? La guerre de Tchétchénie dans le cinéma de masse en Russie) », *Neprikosnovennyï zapas*, vol. 26, n°6, <http://magazines.russ.ru/nz/2002/6/zver.html> (consulté en septembre 2010).

« Na toï voine neznamenitoï (Dans cette guerre inconnue) » *Iskusstvo Kino*, n°7 (numéro spécial composé d'interviews de différents réalisateurs), 2000. <http://kinoart.ru/article/17/144.html> (consulté le 15 février 2011)

Filmographie

Fictions

9 rota (La 9^e compagnie), Fiodor Bondarchuk, 2005.

Alexandra, A. Sokurov, 2007.

Blokpost (Poste de contrôle), A. Rogozhkin, 1998.

Chest' imeiu (J'ai l'honneur), V. Buturlin, 2004.

Chistilishche (Le purgatoire), A. Nevzorov, 1997.

Grozovye Vorota (Les portes du danger) (série en 4 épisodes, A. Maliukov, 2006).

Kavkazskaia ruletka (La roulette caucasienne), F. Popov, 2002.

Kavkazskii Plennik (Le prisonnier du Caucase), Sergei Bodrov, 1996.

La maison des fous, Andreï Kontchalovsky, 2003.

Musul'manin (Le Musulman), Khotinenko, 1995.

Muzhskaia rabota (Un travail d'hommes), Tigran Keosaian, 2001.

Plennyi (Le prisonnier), A. Uchitel, 2008.

Proryv (La percée), Vitali Lukin, 2006.

Voina (La guerre), Alexeï Balabanov, 2002.

Documentaires

La colonne Chamanov, Thibault d'Oiron, Annie Daubenton, 1997.

Les corbeaux blancs – le cauchemar tchéchène, Tamara Trampe, Johannes Feindt, 2005.

Quand le soldat Volodia filme sa guerre, Mylène Sauloy, 2004.

Le loup et l'Amazone, Mylène Sauloy, 2000.